

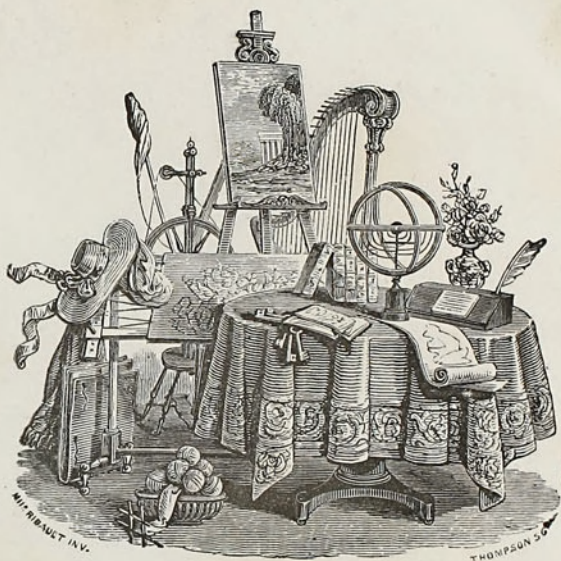


HEMEROTECA
MUNICIPAL
MADRID

JOURNAL

DES

DEMOISELLES.



DIX-SEPTIEME ANNÉE.

PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVART DES ITALIENS, N° 1.

—
1849.

Pacita.



Jal des Demoiselles.

Imp. Lemeray à Paris.

*Vous savez que l'oiseau fidèle,
L'hirondelle;*



HEMEROTECA
MUNICIPAL
MADRID

JOURNAL

DES DEMOISELLES.



DU VOILE.

De tous les vêtements, de toutes les parures qu'inventèrent la nécessité, le goût et le caprice, le voile est celui qui porte le plus évidemment un cachet moral, et à qui se rattachent le plus d'idées, de souvenirs élevés. Noble barrière créée par la modestie, non-seulement il défend un jeune et beau visage contre d'indiscrets regards, mais dans les circonstances solennelles de la vie, il dérobe aux yeux de la foule ces émotions qu'une âme pure craint de trahir. Dans l'antiquité, les femmes ne quittaient jamais le voile; de notre temps, elles le portent au jour de leur première communion, de leur mariage et pendant les grands deuils. Le petit ornement de gaze ou de dentelle qui flotte sur leurs chapeaux ne pourrait sans présomption prétendre à ce rôle que jouait autrefois le voile dans la vie des femmes.

L'usage de cette parure remonte, comme le sentiment qui l'a inspirée, aux premiers âges du monde. La Bible en parle : « Rébecca ayant aperçu Isaac, descendit de

dessus son chameau; et elle dit au serviteur : « Qui est cette personne qui vient le long du champ au devant de nous ? — C'est mon maître, » lui dit-il. Elle prit aussitôt son voile, et se couvrit. » Pénélope, en abaissant son voile, indiquait dans un langage symbolique, qu'elle était prête à quitter ses parents et à suivre son époux. Une femme d'Athènes se voilait devant le tyran de son pays, parce que seul il était un homme, et ce geste suffit pour enfanter une révolution. A Rome, le voile était le partage de la matrone aussi bien que de la vestale, et joint à la robe longue et au manteau, il complétait ce costume que Fénelon trouvait si élégamment simple. Les Romains firent même graver des médailles portant une tête de femme voilée avec ce mot *pudicitia*, pudeur. Dans la primitive Église, saint Paul recommande aux femmes de paraître dans les assemblées et les agapes la tête soigneusement voilée. Saint Jérôme, dans ses épîtres, fait souvent mention du voile, et surtout du voile emblème des

vœux religieux : « C'est la coutume dans » les monastères d'Égypte et de Syrie, » dit-il, que toute vierge ou toute veuve » qui se voue à Dieu, présente ses cheveux » à couper aux mères des monastères, non » pas pour marcher ensuite la tête décou- » verte, contre la volonté de l'apôtre, mais » pour l'avoir liée tout ensemble et voilée. » Il raconte que, lorsque sainte Démétrias, issue des familles consulaires de la vieille Rome, voulut découvrir à son aïeule et à sa mère le dessein qu'elle avait formé de renoncer au siècle, elle quitta ses vêtements somptueux, prit une tunique grossière, un voile plus grossier encore, et dans ce costume significatif, s'étant jetée aux pieds de ses deux mères, elle ne fut reconnue qu'à ses gémissements. Tertullien, Clément d'Alexandrie, saint Ambroise, saint Augustin parlent également du voile, et en ordonnent l'usage. Les proconsuls païens connaissaient l'amour des chrétiens pour ce gardien de leur modestie, et parfois ils condamnaient les martyres à paraître le visage découvert devant une foule insolente et curieuse, supplice de l'âme plus cruel que ceux du corps. Le christianisme en consacra l'emploi parmi les nations nouvellement converties. Une peinture du temps de Charles le Chauve nous montre une femme couverte d'un voile bleu, parsemé d'étoiles d'or, et formé d'une étoffe épaisse et rude. Au dixième siècle, on portait le voile, disposé en plis étagés; au onzième, il entoure la tête et le cou au

douzième, il serre le front comme un bandeau de religieuse; au treizième, son usage commence à s'affaiblir; de vêtement indispensable, il devient parure coquette et recherchée; transparent et léger, il encadre le visage sans le cacher, et le voile épais et ample est réservé aux personnes âgées et austères : depuis ce temps-là, cet ornement a cédé à toutes les vicissitudes de la mode, mais il a cessé de faire partie nécessaire de la toilette d'une femme.

Les religieuses, fidèles aux traditions de l'Église, ont gardé le voile, se souvenant, pour parler le langage de l'Écriture, *que la mort entre par les fenêtres*; blanc, il est l'emblème du noviciat; noir, il révèle la mort au siècle et les vœux perpétuels. Quelques ordres voués à la vie active se sont dispensés du voile; mais les coiffes des filles de la Charité, des filles de la Sagesse, des sœurs de la Providence, atteignent le même but, et cachent aussi bien le visage que saint Jérôme aurait pu le désirer.

L'Asie toute entière, ce pays immobile dans ses usages, a conservé le voile; à Naples, les femmes ne se présentent à l'église que voilées, et la mantille des Espagnoles, la faille des Flamandes est encore un souvenir du voile. Certaines provinces de France observent strictement l'ordre des conciles qui prescrivait aux femmes de se voiler alors qu'elles se présentaient au confessionnal et à la Table Sainte.

E. N.

BIBLIOGRAPHIE.

L'Herbier des Demoiselles, ou traité complet de la botanique, présentée sous une forme nouvelle et spéciale; ouvrage orné de planches coloriées et illustré de jolies vignettes, par M. Édouard Audouit; chez A. Allouard, libraire-éditeur-commissionnaire, 10, rue de Seine Saint-Germain.

Troisième article.

Je reviens encore, mesdemoiselles à la lecture de *l'Herbier*, car j'y trouve à la fois la science et d'utiles enseignements sur les choses qui sont le plus à notre usage.

On ignore quelle fut la patrie du lin, dit M. Audouit; on sait seulement que cette plante était cultivée chez les Scandinaves, les Germains et les Gaulois; ces derniers l'introduisirent en Italie.

« Le lin offre un frappant exemple de ces métamorphoses multipliées que l'industrie fait subir à plusieurs végétaux. Ainsi, lorsque ses tiges sont parvenues à un certain degré de maturité, on les arrache, on les fait sécher, puis on les met macérer dans l'eau, ou, pour employer l'expression technique, on les fait *rouir*. Le rouissage a pour but de détacher de l'écorce la partie filamenteuse, qui se conserve intacte, tandis que le reste de la tige tombe en une sorte de putréfaction. Quand on juge le rouissage complet, on retire le lin des mares où il croupissait; on l'étale au soleil, et l'on procède au *battage*; — opération qui se pratique en les passant plusieurs fois entre trois lames de fer, dont deux sont fixées parallèlement à l'extrémité de deux pieux fichés en terre, et dont la troisième, munie d'une charnière à l'un de ses bouts, est alternativement élevée et abaissée. Par ce moyen, on enlève les plus grosses parties ligneuses, et il reste ce que l'on nomme la *filasse*. Cette filasse,

livrée à des ouvriers appelés *filassiers*, est épurée, peignée, lissée, etc., et il en sort deux produits: l'un, brun et rude, c'est l'*étoupe*, dont on fait des cordages; l'autre, blanchâtre et soyeux, c'est le *fin lin*, qui filé, c'est-à-dire mis en petits brins tordus, longs et déliés, se transforme bientôt entre les mains d'ouvriers *ad hoc* en toile, en dentelle, en batiste, etc.

» Après avoir, sous ces dernières formes, satisfait aux exigences de la bien-séance, de la propreté, du luxe et de la mode; après avoir, depuis qu'on l'a semé, fait vivre le propriétaire, le fermier, la broyeuse, le filassier, le cordier, la fileuse, le tisserand, la lingère, la blanchisseuse, la repasseuse, la revendeuse à la toilette, etc., le lin ou plutôt les débris des tissus dont il a fourni la matière sont recueillis par des chiffonniers qui vont les vendre dans les manufactures, où, réduits en pâte, ils servent à fabriquer le *papier*, production dont l'invention ne date que du quinzième siècle, et dont il serait aussi curieux qu'impossible de suivre les destinations diverses.

» Les graines du *lin* fournissent à la médecine un agent employé sous forme de boissons, de cataplasmes, de lotions, contre quelques maladies inflammatoires. La peinture y trouve une huile qu'elle fait entrer dans la composition de plusieurs vernis. Le résidu de ces graines, après l'extraction de l'huile, est un des meilleurs engrais pour la volaille.

» Mais si précieux que soit pour nous le lin, le *cocotier* l'est bien davantage pour les Indiens. Cet arbre suffit seul à presque tous leurs besoins. En fendant le pédoncule qui supporte les fleurs, ils obtiennent un liquide qui devient, en fermentant, ce qu'on appelle le *vin de palmier* ou de *cocotier*. Dans le fruit, ils trouvent une substance solide, qu'ils transforment de cent

manières, et une liqueur légèrement sucrée, dont la saveur est exquise. Avec la coque qui renferme ce fruit, ils se fabriquent de la vaisselle et une foule de petits ustensiles de ménage. La tige leur sert à se construire des habitations et des meubles. Les feuilles, enfin, après les avoir garantis des ardeurs du soleil, leur fournissent, étant desséchées, des filaments souples et soyeux avec lesquels ils se tissent des vêtements, des voiles et des cordages. »

Nous terminerons nos extraits de l'ouvrage de M. Apdout en rapportant ce qu'il dit de la *Rose* :

« Cette fleur offre un si ravissant assemblage de beautés, que les poètes l'ont nommée la *reine des fleurs*. Chez les anciens, on s'en couronnait dans les repas et dans les fêtes publiques; on l'associait aux premiers sourires de l'enfance, on l'effeuillait sur les pas de la jeune fille qui se rendait à l'autel de l'hymen, et l'on en couvrait la tombe d'êtres chéris et regrettés; dans quelques contrées même, la rose était l'objet d'un culte; et malheur à celui qui, soit méchanceté, soit mégarde, aurait dévoilé le secret qui lui avait été confié sous la rose. »

L'histoire conserve plusieurs faits dont la *rose* évoque le souvenir. Ainsi, par exemple, au douzième siècle, les papes avaient coutume de bénir tous les vendredis saints une *rose d'or* simple, dont ils honoraient le souverain qui leur paraissait le plus digne, par ses vertus, de recevoir ce témoignage de haute considération. Guillaume d'Écosse et Louis le Jeune de France en obtinrent chacun une du pape Alexandre III.

Dans le siècle suivant, en 1227, la reine Blanche de Castille, veuve du roi Louis VIII, et mère de saint Louis ou Louis IX, institua, lors du mariage du comte de La Marche avec la belle Marie Dubuisson, fille du premier président du parlement de Paris, une fête anniversaire que l'on nommait la *Baillée aux Roses*, et qui se perpétua jus-

qu'en 1589, sous Henri III. Cette naïve cérémonie, qui avait lieu le premier jour du mois de mai, consistait en une offrande de *roses*, que le plus jeune des pairs présentait à la souveraine.

Nous ne parlerons pas de ces luttes sanglantes qui se passèrent en Angleterre, au sujet de la *rose rouge* et de la *rose blanche*, elles doivent être rayées de l'histoire d'une fleur qui n'en fut que l'apparent prétexte.

Arrivons plutôt à cette solennité, digne des temps primitifs, et qui se pratique encore dans certains villages, notamment à Nanterre, aux environs de Paris. On la nomme : *Fête de la Rosière*; etc'est à saint Médard, évêque de Noyon, que la création en est due. Elle est simple et touchante. Tous les habitants du village ont revêtu leurs plus beaux habits; les curieux arrivent en foule de tous côtés; on se presse, on s'agite; des milliers de voix répètent un même nom. Mais le roulement du tambour s'est fait entendre; les bannières flottent au vent; le cortège s'avance; le plus grand silence règne dans l'assemblée, et chacun se découvre avec respect en voyant passer une jeune fille que le maire, accompagné des autorités locales, conduit par la main au sanctuaire, où elle va recevoir une couronne de *roses* et une petite dot, en récompense de sa vertu.

Quelle est la patrie de la *rose*? Les mythologues ne sont pas embarrassés pour répondre; mais le botaniste ne sait véritablement que dire. Ce que l'on peut croire, c'est que la *rose* n'eut qu'un berceau, c'est qu'elle naquit blanche et simple, et que ce fut seulement par la culture qu'elle obtint ces variétés infinies de formes et de nuances dont la seule nomenclature est si longue.

Je m'arrête, mesdemoiselles, car quelques-unes de vous recevront peut-être ce livre pour étrennes, et je leur laisse le plaisir de lire elles-mêmes, les passages que je voudrais citer.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THE WIDOW.

Cold was the night, drifting fast the snow fell,
Wide were the downs and shelterless and naked,
When a poor wanderer struggled on her journey,
Weary and way-sore.

Dreary were the downs, more dreary her reflexion,
Cold was the night wind, colder was her bosom;
She had no home, the world was all before her,
She had no shelter.

Fast the heath, a chariot rattled by her,
« Pity me ! » feebly cried the homely wanderer;
» Pity me, stranger ! lest with cold and hunger,
» Here I should perish !

» Once I had friends — but they have all forsook
[me !
» Once I had parents — they are now in heaven !
» I had a home once — I had once a husband —
» Pity me, stranger !

» I had a home once — I had once a husband —
» I am a widow poor and broken-hearted ! »
Houd blew the wind, unheard was her com-
On went the horseman. [plaining,

Worn out with anguish, toil, and cold, and
[hunger,
Down sunk the wanderer ; sleep had seized her
[senses :
Then did the traveller find her in the morning,
God had relieved her.

ROBERT SOUTHEY.

LA VEUVE.

La nuit était froide ; la neige tombait par flocons et couvrait la plaine dépouillée et sans un refuge. Une pauvre voyageuse poursuivait son chemin, accablée de fatigue et découragée.

L'affreuse solitude qui l'environnait était moins affreuse que ses pensées ; le froid de la nuit était moins froid que celui de son cœur ; elle n'avait plus de foyer ; le monde s'étendait devant ses pas, et elle ne voyait aucun abri.

Le roulement d'une voiture interrompit le silence de la plaine. « Pitié ! » cria faiblement la pauvre délaissée ; étranger ! prends pitié de moi ! Si tu ne me secoures, je vais mourir de froid et de faim.

Autrefois j'eus des amis... mais ils m'ont tous abandonnée ! — Autrefois j'eus des parents.... ils sont maintenant aux cieux ! — J'eus une demeure, autrefois ; j'eus autrefois un époux... Aie pitié de moi, étranger !

Oui, j'avais une demeure ; j'avais un époux... et je suis une veuve pauvre, au cœur brisé !... » Mais le vent qui grondait emporta sa plainte, et la voiture s'éloigna...

Accablée par la fatigue, le froid, la faim, les angoisses mortelles, elle se laissa tomber épuisée sur le sol ; un lourd sommeil saisit ses sens... Alors dit un voyageur on la trouva ainsi le matin... Dieu avait fini ses souffrances !

M^{lle} NOËMI THÉVENIN.

PACITA.

Dans un voyage que je fis en Espagne, je fus à même de me convaincre d'une chose, c'est du peu d'attachement que, dans les classes pauvres, les mères ont pour leurs enfants. Chez nous l'amour maternel est passé à l'état de proverbe, et semble le résumé de toutes les affections pures et de tous les amours sérieux. En Espagne, il n'en est point ainsi, parmi les classes malheureuses, bien entendu. Pour les pauvres gens, qui le plus souvent n'ont pas de quoi vivre, l'enfant n'est pas une consolation, c'est une bouche de plus à nourrir; pour ce peuple paresseux qui ne sait pas gagner sa vie, l'enfant n'est pas une aide, c'est une charge.

Du reste, il y a réciprocité dans cette étrange façon de comprendre la famille, et si le père et la mère ne tiennent pas beaucoup à leurs enfants, les enfants, de leur côté, ne tiennent guère à ceux qui leur ont donné le jour.

Cependant, il ne faut pas trop se hâter de les condamner. Quand on les a vus, on s'explique, on comprend même leur égoïsme et leur indifférence. Ce que veulent avant tout les Espagnols, c'est être paresseux. Une fois ce principe admis, on comprend aisément que non-seulement ils dédaignent, mais encore qu'ils repoussent tout ce qui peut entraver ce vice passé à l'état d'habitude, et qui du reste est le cachet caractéristique de tous les peuples du Midi et de l'Orient. Voyez les chats, qui sont les animaux les plus paresseux de la création, dès que leurs petits peuvent marcher et manger seuls, ils les abandonnent. Eh bien! les Espagnols sont les chats de l'humanité; toujours disposés à s'étendre au soleil, comme ces gros matous qui se couchent contre les vitres brûlantes des

boutiques de leurs maîtres, pour y faire une sieste immodérée: ils dorment après avoir mangé et se réveillent quand ils ont faim. Leur estomac est le chronomètre de leur sommeil.

Vous passez à Burgos, vous voyez, contre un mur blanc que lèche un large rayon de soleil, huit ou dix Espagnols assis, appuyés ou accroupis, fumant tous, et tous enveloppés dans leur manteau couleur d'amadou. Ils sont d'une immobilité parfaite. De loin ils ont l'air de mouches tombées dans du lait; mais nul ne peut savoir le sentiment de bien-être qui règne en eux, quand s'échappe de leur bouche la fumée bleuâtre de la cigarette qu'ils savourent, et dont leurs yeux suivent le nuage léger qu'elle exhale, jusqu'à ce que ce nuage se confonde avec l'azur.

De temps en temps ils portent la main à leur bouche: c'est une fève sèche qu'ils mangent; voilà leur repas. Ils fument au soleil, voilà leur vie. Ils ont l'air aussi misérable, que les plus pauvres de nos pauvres. Demandez-leur de se déranger, ils ne vous répondront pas; mettez-leur une pièce d'argent dans la main, ils vous battront... à moins qu'il ne fasse trop chaud pour cela.

Je ne vous ai encore parlé que de l'Espagnol des villes, lequel est forcé de venir chercher un banc pour s'asseoir, un mur pour s'appuyer, c'est-à-dire de gagner son plaisir par une fatigue; mais il y a encore l'Espagnol des campagnes dont le bonheur n'a pas de limites, dont la paresse n'a pas d'obstacles. C'est en Andalousie surtout qu'on trouve ce dernier. Ainsi, autour de Grenade il y a des collines, dans ces collines il y a des trous qui ressemblent assez à de grands terriers de lapins, dans ces trous il y a des gens pendant la nuit, et

des rats toujours. Ces trous se composent pour la plupart de deux cavités séparées par un mur naturel. Dans l'une de ces cavités, il y a une espèce de lit, une chaise et un coffre; dans l'autre, il y a des pommes de terre et des oignons jetés à terre et à profusion.

Quand le soleil se lève, les portes de ces trous, car ces trous ont des portes, s'ouvrent, et les familles qu'ils ont abritées pendant la nuit se montrent en criant, en se secouant, en se grattant. La mère prend sa chaise, s'assied, fait des paniers, quand elle fait quelque chose, berce ou allaite un enfant, cause avec sa voisine, mange du pain, des pommes de terre, des oignons, et occupe ainsi son temps jusqu'à ce que le soleil se couche. L'homme s'appuie le dos contre le roc, là où il y a le plus de soleil, fume, et ne bouge plus de la journée, à moins qu'il ne prenne sa guitare et ne joue en s'accompagnant de la voix un air monotone et lent comme les mélopées arabes dont quelques-unes sont restées à l'Espagne, et ont survécu à la domination des Maures; joignez à cela des enfants basanés, couverts de haillons, qui crient, qui pleurent, qui se roulent les uns sur les autres, et vous aurez une esquisse de ce qu'on appelle les carrières de Grenade.

Ces habitations, ces taupiers, ces trous, comme vous voudrez les appeler, sont entourés de la plus splendide végétation, éclairés du plus magnifique soleil que l'on puisse rêver. A leurs pieds se creuse un immense ravin, avec des cascades, des chants, des arômes inconnus à nos pays du Nord. De l'autre côté, le Généralife se détache sur un ciel bleu comme le saphir, et le regard se perd au loin dans un horizon d'orangers et dans le panorama de la ville qu'enveloppe, pendant le jour, comme un voile de gaze transparente, la brume azurée des pays chauds, et auquel le soleil couchant, en lui donnant un fond éclatant d'or, prête une silhouette fantastique.

Des buissons de cactus et d'aloès aux fruits épineux, aux feuilles aiguisées et meurtrières comme des poignards hindous, forment une ceinture ou plutôt un rempart à cette colonie, et il semble que Dieu non-seulement permette, mais encore encourage la paresse de ces gens, quand on voit le merveilleux spectacle auquel il les fait assister tous les jours.

Quand j'arrivai à Grenade, j'allai voir d'abord comme tout le monde le Généralife et l'Alhambra, puis on me conseilla d'aller visiter cette population de la montagne, greffée sur la ville.

Je quittai Grenade, je pris avec mon compagnon un sentier difficile et tortueux, et nous arrivâmes après une demi-heure de marche et par un soleil de plomb sur une espèce de plate-forme en hémicycle où travaillaient, jouaient, fumaient et piaillaient des femmes, des hommes et des enfants, qui levèrent sur nous de grands yeux étonnés.

Comme je parlais à peu près l'espagnol, je voulus faire plus intimement connaissance avec ces gens, dont l'existence problématique et les dehors joyeux m'intéressaient au plus haut point.

Je m'approchai d'une vieille femme sur les genoux de laquelle dormait un gros moutard blond à la façon de Murillo, et je lui dis dans un castillan qui était loin d'être pur, mais qu'elle eut la générosité de comprendre : « Ma brave femme, suis-je loin de Grenade? »

C'était une façon comme une autre d'engager la conversation, car arrivant de la ville, je savais aussi bien qu'elle à quelle distance j'en étais.

« A une demi-heure de marche, monsieur. »

— Pourriez-vous me donner un verre d'eau?

— Entrez là, me répondit-elle en me montrant sa hutte souterraine, et vous trouverez à droite derrière la porte un pot plein d'eau fraîche.

L'Espagne est le pays où l'on boit la meilleure eau ; je ne sais pas comment cela se fait, c'est le pays où il y en a le moins ; c'est peut-être pour cela. Toujours est-il qu'après avoir bu je revins à la vieille femme, et lui donnant une piécette, je la remerciai.

Le verre d'eau valait un sou, la piécette en valait vingt, j'avais donc le droit de la questionner pour dix-neuf sous. J'usai de ce droit. « Ma bonne femme, repris-je en m'asseyant familièrement à côté d'elle pendant que mon ami regardait le paysage, il doit faire bien humide chez vous.

— Non, monsieur, me répondit-elle, pas trop.

— C'est à vous, cette *maison* ?

— Oh ! non, monsieur, c'est à un habitant de la ville.

— Il vous la prête ?

— Non pas, il me la loue.

— Combien ?

— Une piécette par mois, et quelquefois j'ai bien de la peine à la payer.

— Mais il n'est pas trop sévère pour le paiement ?

— Au contraire. C'est à lui toute cette partie que vous voyez, et quand nous ne payons pas exactement il nous met à la porte. »

Pendant ce temps les gens de la colonie s'étaient approchés, et les femmes et les enfants venaient curieusement me regarder sous le nez. « Allez-vous-en donc ! » leur cria la vieille.

Quelques-uns s'éloignèrent, d'autres parurent ne pas avoir entendu, et, comme des oisifs pour lesquels le moindre incident devient une distraction, ils continuèrent à écouter ce que je disais et à m'examiner des pieds à la tête. De temps à autre ils échangeaient entre eux un sourire railleur. C'était lorsqu'ils m'entendaient introduire dans le dialecte étrange que je parlais quelque barbarisme qui devait être bien énorme puisqu'il les choquait. « Tenez ! me dit tout à coup mon interlocutrice,

vous voyez bien ce cabanon là-bas ? Et du doigt elle me montrait un des trous avoisinant le sien.

— Oui, je le vois.

— Vous voyez bien une femme assise à la porte, avec une belle jupe ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! celle-là c'est la plus riche : son nom est la Manuela.

— Ah ! vraiment ! et d'où lui vient sa fortune ?

— C'est toute une histoire.

— La savez-vous ?

— Oui ; mais voulez-vous la connaître dans tous ses détails ?

— Je ne demande pas mieux.

— Alors, adressez-vous à ce garçon, tout seul, en face de nous, qui a un costume de postillon, et tient ses yeux tantôt fixés sur cette cabane, tantôt plongés sur la route. Il la sait mieux que personne cette histoire, et il sera heureux de vous la conter. »

Avec mon ami, qui était venu me rejoindre, je m'approchai de celui que la vieille femme venait de m'indiquer. Il pouvait avoir dix-sept ans au plus ; il était étendu de tout son long sur le sol, le coude appuyé à terre et la tête dans sa main ; il paraissait dormir ou rêver profondément. Quoi qu'il en soit, il était tellement absorbé qu'il ne nous avait pas vus venir, et que nous le considérions depuis cinq minutes sans qu'il se fût aperçu de cet examen. « Vous êtes de ce pays, mon ami, lui dis-je ? »

Le jeune homme leva ses grands yeux noirs sur moi, et, après m'avoir considéré, il me répondit : « Oui, monsieur, je suis de la ville. »

Il reposa sa tête comme un homme qui désire ne pas continuer une conversation. « Et quel est votre métier ? ajoutai-je, moi qui tenais à ce que cette conversation se continuât.

— Je n'en ai plus.

— Vous en avez donc eu un ?

— Oui.

— Que faisiez-vous ?

— J'étais postillon.

— Et pourquoi avez-vous renoncé à cet état ?

— Parce que maintenant je n'ai plus besoin de rien faire. »

Ce garçon, qui, comme je viens de le dire, avait commencé par nous répondre assez froidement, nous dit tout à coup en nous interrogeant à son tour : « Et vous, quel est votre pays ?

— Nous sommes des Français. »

A ce mot, il se leva comme mu par un ressort, et s'écria : « Vous êtes Français ! Alors vous connaissez monsieur Benjamin ? Et en disant cela son œil brillait d'espoir.

— Non, lui répondis-je.

— Ah ! vous ne le connaissez pas, » fit-il en baissant la tête. « Un peintre, » ajouta-t-il en la relevant et nous interrogeant du regard.

Je lui dis que ce nom nous était complètement inconnu.

« Allons ! j'attendrai encore. »

A ces mots le jeune homme croisa ses bras sur sa poitrine, s'appuya contre le roc, laissa retomber sa tête sur son sein, et parut songer profondément. « Mon enfant, lui dit mon ami, vous paraissez avoir un chagrin ?

— Oui, monsieur, un grand chagrin, reprit-il d'une voix sourde.

— Pouvons-nous vous être utiles à quelque chose ?

— A rien.

— Vous regrettez quelqu'un ?

— Oui !

— Quelqu'un qui est mort ?

— Non ; quelqu'un qui est parti.

— Pourquoi n'allez-vous pas le rejoindre ?

— C'est trop loin.

— Où est-ce donc ?

— A Paris.

— Il ne vous écrit jamais ?

— Elle ne m'a pas donné une seule fois

de ses nouvelles, murmura le pauvre garçon, et deux larmes perlèrent à ses paupières brunes.

— Mais vous savez où elle demeure ?

— Oui.

— Voulez-vous lui écrire ? nous lui remettrons votre lettre à notre retour en France.

— Je ne sais pas écrire.

— Voulez-vous que nous allions la voir de votre part, et que nous vous écrivions ce qu'elle nous aura dit ?

— Vous feriez cela !

— Bien volontiers.

— Ah ! seigneurs, laissez-moi vous baiser les mains, s'écria le petit postillon en prenant nos mains et en les mouillant de ses larmes.

— Voyons, mon ami, dis-je, ému par cette douleur sincère, nous ferons tout ce que vous voudrez, mais à une condition.

— Laquelle ? dites !

— C'est que vous nous raconterez cette histoire dans laquelle nous allons jouer un rôle.

— De grand cœur ! messieurs. Venez avec moi un peu plus loin, nous nous asseoirons à l'ombre, et je vous dirai tout. »

Juan, c'était le nom du narrateur, descendit un sentier étroit, et nous faisant signe de nous asseoir dans une cavité du rocher, fraîche et ombreuse, il commença : « Cette femme qui est là-bas à sa porte, et du doigt il nous montrait celle que la vieille nous avait déjà montrée, car de l'endroit où nous étions nous pouvions voir toute la colonie sans être vus, cette femme, c'est sa mère.

— La mère de qui ?

— De Pacita.

— Et Pacita était ?

— Celle qui est partie et que j'aimais tant, que je mourrai si elle ne revient pas. Oh ! mauvaise mère, qui a pu se séparer de sa fille parce qu'on lui payait cette séparation !

— Tâchez de mettre un peu d'ordre

dans vos idées, fit mon ami; sans quoi nous ne comprendrons rien à ce que vous nous raconterez.

— C'est juste, répliqua Juan; je vais donc prendre la chose au commencement. Cette femme que vous voyez avait une fille, belle comme la vierge du Musée de Madrid, que j'ai vue bien souvent, car moi, comme je vous l'ai dit, j'étais postillon, et je faisais la route de Grenade à Madrid et de Madrid à Grenade. Vous ne pouvez vous douter combien ce métier est fatigant : monter à cheval, rester en selle deux jours et trois nuits sans s'arrêter que pour manger; se reposer dix heures à la ville et recommencer le lendemain, voilà ce que nous faisons. Aussi presque tous les postillons meurent-ils à vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et moi, je serais mort comme les autres; mais moi, je devais avoir une chose que les autres n'ont jamais eue, un bonheur qu'ils n'auraient osé rêver : je devais épouser Pacita ! Tous les mois j'avais quatre ou cinq jours de repos, et je venais les passer auprès d'elle. Vous dire la misère de ses parents serait chose inutile; son père avait été tué dans une de nos dernières guerres; la mère, qui avait des goûts de bohémienne, ne savait que danser et dormir; c'était donc moi qui, avec ce que je gagnais, faisais vivre la mère et la fille. Du reste, mon métier me rapportait assez d'argent pour cela; puis ici, pourvu que l'on ait du soleil, et il y en a toujours, de temps en temps une gourde de vin de Montilla, des gaibannes et une perdrix bouillie, on se trouve aussi heureux que la reine de Castille. Je pouvais donner cela quelquefois, mais la mère de Pacita était plus exigeante que les autres, elle eût voulu avoir cet ordinaire tous les jours, et mes moyens ne pouvaient pas arriver à la satisfaire; d'ailleurs je faisais quelques économies pour le jour où je serais en ménage, car si je voulais le bien-être de la mère, je voulais surtout le bonheur de la fille. Or, Pacita était

bien un peu coquette et aimait au moins autant les rubans que sa mère aimait le vin de Montilla. Pauvre Pacita ! la coquetterie lui allait si bien ! Quand elle mettait une fleur rouge dans ses cheveux noirs, il n'y avait pas de Burgos à Séville, ni de Séville à Barcelone, une fille aussi jolie qu'elle; ses grands yeux noirs étaient si doux; ses cheveux si longs, qu'elle ne savait où les mettre, et ses dents si blanches, que les perles de la mer n'eussent pu les remplacer si elle les avait perdues; son teint doré lui donnait l'air d'une fille du soleil, et ses pieds étaient les plus petits qu'on eût vus de mémoire d'Andalouse. Oh ! Pacita était une belle fiancée, messieurs ! Quelquefois on se réunissait ici, le soir; tout le monde voulait danser avec elle, mais elle ne voulait danser qu'avec moi. Pas une fille de son âge ne dansait le fandango comme elle, fût-elle du grand théâtre de Séville.

Les choses en étaient là, lorsqu'un matin je vis arriver ici un vieillard et sa fille. Ce vieillard portait un carton : c'était un peintre; la jeune fille nous regardait avec courtoisie; Pacita était assise au milieu des aloès, la physionomie de ma fiancée la frappa. Elle s'approcha d'elle et lui demanda si elle voulait permettre que l'on fit son portrait; Pacita accepta avec joie; je m'assis à côté d'elle, et le peintre, après s'être fait un siège d'une grosse pierre, tira une feuille de papier de son carton et commença. Pendant ce temps, j'allais du peintre au modèle, et j'étais émerveillé de la rapidité avec laquelle se retraçaient sur le papier les traits de Pacita, qui ne pouvait s'empêcher de sourire à son image.

La fille du peintre pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans; elle était belle, bien parée; elle avait une robe riche, un chapeau élégant, une écharpe de soie; ses cheveux étaient blonds, ses yeux étaient bleus; mais j'aimais mieux Pacita avec sa robe pauvre, sa fleur rouge, ses grands yeux noirs et son teint bruni, que l'élég-

gante Parisienne, et je faisais comprendre du regard à mon amie la préférence que mes yeux et mon cœur lui accordaient.

Cependant, la conversation s'était engagée. La jeune fille surtout parlait admirablement l'espagnol, et tandis que son père dessinait, elle ne cessait de questionner ma fiancée. « Comment vous appelez-vous ? disait-elle. »

— Pacita.

— Oh ! le joli nom ! Vous n'avez jamais quitté ce pays ?

— Jamais.

— Pauvre petite ! murmura l'étrangère. Mais vous devez bien vous ennuyer ici ?

— Quelquefois.

— Vous avez votre mère ?

— Oui.

— Elle vous aime bien ?

Pacita ne répondit pas, mais ce silence était une réponse pour tout être intelligent. — Et votre père ?

— Il est mort avant que je pusse le connaître.

— Que faites-vous durant tout le jour ?

— Rien.

— Où demeurez-vous ?

— Là-bas. »

Et du doigt Pacita montrait la maison où elle et sa mère demeuraient.

La jeune demoiselle parla quelque temps en français avec son père ; puis, s'adressant à Pacita : « Voulez-vous venir avec moi ? je n'ai pas de sœur, vous serez ma sœur ; j'ai une bonne mère qui vous aimera comme son enfant. »

Le visage de Pacita s'éclaira d'un rayon d'espérance ; puis elle se souvint peut-être que j'étais là, car elle répondit : « Demandez à ma mère. »

La Française s'approcha de la Manuela. Je ne pus rien entendre de ce que se disaient les deux femmes. Un moment après, la jeune fille vint retrouver son père et prononça quelques mots auxquels le vieillard répondit par un signe d'assentiment et par

un sourire qui prouvait qu'il était prêt à faire tout ce que sa fille lui demandait.

« Je viens de causer de vous avec votre mère, reprit la Parisienne s'adressant à ma fiancée ; elle vous dira elle-même ce qu'elle a décidé. Demain nous reviendrons le savoir, et demain mon père terminera votre portrait. »

La jeune fille embrassa Pacita ; le vieillard me donna une poignée de main, et tous deux disparurent dans le chemin par où vous êtes venus.

Pacita les suivit longtemps des yeux d'un air rêveur. Je m'approchai d'elle.

Malgré moi, je me sentis pris d'inquiétude, et cette inquiétude était d'autant plus grande, que le soir même je devais repartir pour Madrid.

« Tu voulais donc nous quitter ? lui dis-je.

— Je serais revenue.

— Ainsi, tu m'aurais laissé seul ?

Elle ne répondit rien.

— Promets-moi que tu ne partiras pas, repris-je d'une voix émue.

— D'ailleurs, tu as bien entendu la petite, qui disait que ma mère n'a rien décidé.

— Oui ; mais si on lui offre de l'argent, elle se décidera. »

Je n'étais pas tranquille, comme vous le pensez bien, lorsque le soir je quittai Pacita pour aller retrouver mes mules. Tout le temps que dura le voyage, je fus inquiet, et j'avais hâte de revenir. En arrivant, je n'aperçus pas Pacita, comme je l'apercevais toujours. Je pressentis un malheur ; je hâtai le pas : la Manuela était sur sa porte, comme vous l'y voyez aujourd'hui ; je courus à elle. « Où est Pacita ? lui dis-je.

— Elle est partie, me répondit-elle d'un ton froid.

— Partie ! m'écriai-je, mauvaise mère ! Vous avez laissé partir votre enfant !

— A quoi servait-elle ici ? Elle s'amusera bien plus là-bas ; elle sera riche, et moi je le suis, tandis que si je l'avais gar-

dée, nous serion restées pauvres toutes deux.

— Et elle n'a rien dit pour moi ?

— Si, elle a laissé son portrait ; tu peux le prendre : elle l'a accroché au mur. »

Je courus à ce portrait, je m'en emparai ; puis je sortis de la cabane comme un fou et maudissant la Manuela. En ce moment, si je n'eusse écouté que mon cœur, je serais parti à pied sur la route qu'avait dû suivre Pacita, et j'aurais marché jusqu'à ce que je l'eusse rencontrée. Enfin, je ne savais trop ce que j'allais faire, quand Pepello, ce grand diable que vous voyez là-bas appuyé contre le roc et fumant au soleil, s'approcha de moi et me dit : « Juan, où cours-tu comme cela ?

— Le sais-je ?

— Eh bien ! arrête-toi un instant, je suis chargé d'une commission pour toi.

— De la part de qui ?

— De la part de Pacita.

— Parle ! parle bien vite ! m'écriai-je.

— Il y a cinq jours, comme elle allait partir, elle m'a dit : « Pepello, tu feras mes adieux à Juan ; tu lui diras qu'il faut qu'il me pardonne de l'avoir quitté ; mais que je n'ai pu résister au désir que j'avais d'être aimée comme doivent être aimés tous les enfants ; tu lui feras comprendre que je n'ai jamais connu mon père ; que ma mère n'est ma mère que de nom, et que mon cœur a soif des affections qui me manquent, et que la sienne n'eût pu remplacer, si forte qu'elle soit. Tu lui diras que ce n'est pas un fiancé, mais une famille, que je vais chercher en France : un père, une mère, une sœur. Qu'il sache bien que le bonheur n'est pour moi que là-dedans, et qu'il se sacrifie à mon bonheur : c'est comme cela qu'il me prouvera qu'il m'aime. » Pepello s'arrêta. « C'est tout ? demandai-je.

— Oui.

— Elle n'a pas dit qu'elle reviendrait ?

— Non.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Mais ne te désole pas, reprit Pepello avec cette tranquillité qui ne l'abandonne jamais ; elle reviendra.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des fleurs qu'on ne transplante pas sans qu'elles meurent, et que voilà un soleil qui tient lieu de tout ici, même de famille, et qu'en France ta Pacita n'aura pas ce soleil-là. Aie courage, sois patient, et crois-moi, elle reviendra.

— Depuis ce jour, ajouta Juan, j'attends l'œil fixé sur la route par laquelle reviendra ma fiancée, si elle revient jamais... Mais la route est déserte... Je perds courage de jour en jour, et si Pacita tarde quelque temps encore, je mourrai. »

Là se termina le récit de Juan, qui, après l'avoir fait, laissa tomber sa tête sur son sein et s'abîma dans une douleur profonde. « Voyons, Juan, lui dis-je alors, que nous reste-t-il à faire pour vous ?

— Ah ! messieurs, reprit le jeune postillon, je vous bénirais si, comme vous me l'avez promis, vous pouviez avoir des nouvelles de Pacita et me les écrire.

— Mais savez-vous où elle demeure, à Paris ?

— Non ; je sais seulement que le peintre s'appelle Benjamin, et que c'est à Paris qu'ils allaient. C'est tout ce que m'a dit la Manuela ; c'est, du reste, tout ce qu'elle a demandé.

— Eh bien ! mon ami, dès que nous serons arrivés à Paris, nous nous occuperons de trouver l'adresse et de savoir des nouvelles de Pacita. Mais où faudra-t-il vous écrire ?

— A mon nom, à la *venta del Popolo, calle del Silencio* (1).

— Et comment ferez-vous pour lire cette lettre ? Vous vous la ferez lire par quelqu'un ?

— Oh ! non. Ces choses-là ne regardent que moi. J'apprendrai à lire d'ici là. »

(1) A l'hôtel du Peuple, rue du Silence.

Il était tard. Nous primes congé de Juan, qui nous accompagna longtemps sur la route et qui baisa nos mains quand nous nous séparâmes définitivement de lui.

Nous vîmes Cordoue, Séville, Cadix, Tanger, Tunis, Alger, Constantine : trois mois se passèrent.

Au mois de janvier, nous étions de retour à Paris.

La première chose que je fis fut de m'enquérir de M. Benjamin, dont le nom n'était jamais arrivé jusqu'à moi.

M. Benjamin ne faisait pas de la peinture une profession, de sorte qu'il était fort peu connu des artistes. Enfin je découvris son adresse et je me rendis chez lui.

« Monsieur, lui dis-je en le saluant, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; mais la visite que je vous fais doit rendre bien heureux un pauvre garçon qui en attend le résultat, et cette considération fera que vous m'excuserez.

— Parlez, monsieur ; à quoi puis-je vous être bon ? me répondit M. Benjamin en me faisant asseoir à côté de lui.

— Vous avez été en Espagne ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez vu, près de Grenade, une jeune fille, nommée Pacita, que vous avez ramenée avec vous ?

— C'est vrai.

— Qu'est devenue cette enfant ? Serez-vous assez bon pour me le dire, après que je vous aurai dit moi-même comment je me trouve mêlé à cette histoire et au nom de qui je viens vous trouver ? »

Alors je racontai à M. Benjamin tout ce que vous venez de lire.

« La pauvre enfant, me dit-il alors, elle n'est plus ici.

— Où est-elle ?

— Écoutez-moi, fit M. Benjamin, et reprenons les événements où vous les avez laissés.

Ma fille avait admiré la beauté de cette jeune Espagnole. D'après de mutuelles

confidences, nous avions appris qu'elle n'était pas aimée de sa mère. Je n'ai pas besoin de vous expliquer le désir qu'éprouva ma fille d'améliorer le sort de sa nouvelle amie, car elle s'était prise instantanément d'amitié pour elle, et me pria de l'emmener avec nous. Pacita ne savait pas ce qu'étaient les joies de la famille ; par le récit de sa vie, ma fille les lui avait fait entrevoir, et ce fut elle qui, à son tour, nous supplia de l'emmener. Sa mère ne fit aucune difficulté. Je lui laissai de l'argent ; je lui promis de lui faire payer une rente annuelle, et nous partîmes. Ce fut surtout à Paris que Pacita se trouva heureuse ! ma femme l'accueillit comme son enfant, et nous commençâmes à lui faire donner une éducation dont elle avait grand besoin et dans laquelle elle fit des progrès rapides ; car, comme vous le savez, les natures méridionales ont une vive aptitude aux sciences et aux arts. Tout était nouveau pour Pacita, tout l'enthousiasmait. Les choses les plus simples lui étaient inconnues, comme les sentiments les plus ordinaires de la famille ; son esprit et son cœur s'ouvraient à des sensations nouvelles, dont elle nous faisait la naïve confidence. Ma fille avait partagé avec elle ses vêtements, et les toilettes françaises n'avaient pas été les moindres de ses distractions. Elle nous aimait comme si nous eussions été, ma femme et moi, ses père et mère, ma fille, sa sœur. Du reste, pas un regret pour son pays, ni pour ceux qu'elle avait quittés.

Le temps passait ainsi et Pacita paraissait heureuse, quand une circonstance inattendue vint assombrir sa vie.

Il y avait longtemps qu'un mariage était projeté pour ma fille. Un bon et loyal jeune homme, qui l'aimait, attendait impatiemment l'heure où il devait être son époux. Il avait été souvent question de ce mariage devant Pacita, et nous avions entendu la pauvre petite s'écrier en pleurant :

« Ainsi, je vais être séparée de toi, ma sœur ; car elle appelait ma fille sa sœur.

— Peut-être ! lui répondit-elle.

— Que veux-tu dire ? demanda Pacita.

— Patience, ajouta-t-elle, j'ai mon projet. »

Et, en effet, le fiancé de ma fille avait dans ses bureaux un cousin qui remplissait un emploi assez lucratif ; elle s'était aperçue de l'impression que Pacita avait produite sur lui, et Pacita semblait prête à l'aimer ; rien n'avait échappé à ma fille, elle aborda franchement la question, et s'adressant à Paul, c'est ainsi qu'il se nomme, elle lui dit :

— Vous aimez Pacita.

— C'est une jeune personne vive et charmante, répondit-il.

— Pacita vous aimera, j'en suis sûre. Je la doterai. Voulez-vous qu'elle soit votre femme ?

— C'est impossible, ma chère petite cousine, lui répondit-il ; vous le savez aussi bien que moi, il n'est pas dans nos habitudes françaises de contracter une alliance qui n'offre pas plus de garanties. Votre fortune est grande, mais elle doit appartenir à mon cousin. Pacita, quoi que vous fassiez, n'en aura pas moins été élevée d'une manière étrange ; vous ne pouvez pas répondre de son passé ; le monde où nous vivons n'acceptera jamais une fille née de bohémiens et venue à quinze ans d'un pays étranger : je craindrais que, malgré votre patronage, cette alliance ne fût nuisible à mon repos et à mon bonheur... Pardonnez-moi, chère petite cousine, d'avoir laissé deviner mon admiration pour votre protégée... mais, je vous le répète, le sentiment qu'elle m'a inspiré ne suffit pas dans le mariage. »

En ce moment, le frôlement d'une robe de soie se fit entendre derrière la portière ; ma fille l'ouvrit... il n'y avait personne.

Une grande mélancolie s'empara de Pacita. Son caractère n'était plus le même ; sa santé s'affaiblissait. Ajoutez à cela que l'automne était venue, et qu'elle cherchait en vain dans notre ciel gris un rayon de ce beau soleil dont sa nature avait besoin.

Sur ces entrefaites ma fille se maria.

Le soir du mariage, Pacita embrassa sa sœur avec plus d'effusion encore que de coutume, elle pleura abondamment ; et en se séparant d'elle, elle répétait le mot : Adieu.

Le lendemain matin, à l'heure où elle avait l'habitude de venir embrasser ma femme et moi, l'Espagnole ne parut pas. Nous attendîmes quelques instants, puis nous envoyâmes à sa porte. Le domestique frappa ; personne ne répondit. Craignant qu'elle ne fût malade, il entra ; le lit était vide, et il trouva sur la table une lettre qui m'était adressée.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Mon bon père,

» Je n'ai pas voulu vous quitter avant que celle dont vous avez bien voulu faire ma sœur pendant quelque temps fût mariée ; car je ne voulais pas troubler le bonheur qui l'attendait. Mais maintenant que je la sais heureuse, je vous quitte. Je vois bien que, quoi que l'on fasse, la famille n'est que là où l'on a sa mère, et que la patrie n'est que là où l'on est né. M. Paul avait raison : on me demanderait toujours compte des quinze années qui se sont écoulées loin de vous ; moi-même, je ne puis résister au souvenir de mon beau soleil, qui m'appelle, et au désir de revoir les lieux où s'est écoulée mon enfance. Ma mère ne m'aimait pas, mais peut-être l'absence aura-t-elle changé son indifférence en amour ; et puis, en tous cas, il y a là-bas, là où vous m'avez recueillie, un pauvre être que mon départ a rendu bien malheureux, que j'ai oublié comme une égoïste, et dont je me souviens peut-être trop tard. Celui-là sera heureux sans restriction le jour où je lui donnerai ma main... si le désespoir ne l'a pas tué avant mon retour.

» Adieu, mon bon père. Pardonnez-moi, si, en échange de tout ce que je vous dois, je vous donne une douleur que vous ne méritez pas ; mais je sais que vous m'ai-

mez, et que vous préférez me savoir heureuse loin de vous plutôt que malheureuse ici.

» Vous comprendrez le sentiment qui fait que je ne veux emporter de tout ce qui me vient de vous que ce que je ne puis laisser, c'est-à-dire l'éducation que vous m'avez donnée et l'intelligence des choses nobles que vous avez développées en moi.

» Adieu encore une fois, mon bon père. Embrassez bien souvent ma sœur pour moi; dites-lui que quand je prierai Dieu, je lui parlerai d'elle, et que tout le long de la route que je vais suivre, je répéterai son nom pour qu'il me porte bonheur.»

— Et c'est tout ce que vous savez de l'histoire de Pacita? demandai-je.

— J'ai appris depuis que la pauvre fille était partie, comme elle me l'avait écrit, sans rien emporter de ce que nous lui avions donné. Elle s'était vêtue des simples habits de son pays, qu'elle avait toujours voulu garder, ainsi que sa guitare, et s'était mise en chemin, à pied, demandant sa route à tous les carrefours d'abord, puis à tous les villages; et pour vivre elle chantait en s'accompagnant sur sa guitare.

C'est ainsi qu'elle arriva à Grenade. Un matin elle prit le petit sentier que vous avez suivi sans doute. Quand elle eut parcouru les deux tiers du chemin, elle leva les yeux, et, sans pouvoir être vue, elle aperçut Juan, qui, pâle et triste, regardait, prêt à mourir, la route par laquelle elle avait disparu. Alors deux larmes de reconnaissance coulèrent des yeux de la pauvre fille; puis, prenant sa guitare, elle chanta le refrain d'une chanson qui pouvait se traduire ainsi :

Vous savez que l'oiseau fidèle,
L'hirondelle,
Revient toujours au nid laissé.
C'est ainsi que moi je regagne
La montagne
Où m'attend mon cher fiancé.

A cette voix si connue, Juan tressaillit, et cherchant à suivre dans l'air le son jus-

qu'à l'endroit d'où il était parti, il descendit comme un fou, sans haleine, jusqu'à l'anfractuosité du rocher derrière lequel s'était cachée Pacita; mais elle n'y était plus... elle avait couru chez sa mère.

« Elle est revenue! elle est revenue! s'écriait le pauvre garçon en agitant son chapeau rond et en se dirigeant vers la demeure de la Manuela. Pepello me l'avait bien prédit que Pacita nous reviendrait un jour! »

Il trouva la jeune fille pleurant dans les bras de sa mère.

« Eh bien! lui disait Pacita en recevant ses caresses, tu m'aimes donc un peu ?

— Ah! mon enfant, répondait-elle, je ne savais pas combien ton départ devait me rendre malheureuse. Tant que je t'avais près de moi, il me semblait que tu m'étais indifférente, mais du jour où j'ai commencé à me convaincre que tu ne reviendrais pas, j'ai d'autant plus souffert que je n'osais me plaindre, puisque j'étais moi-même la cause de ma douleur. Ce n'est que la séparation qui peut faire comprendre aux mères combien elles aiment leurs enfants.

— De même, fit Pacita en souriant et en tendant une main à sa mère et l'autre à Juan, de même qu'il n'y a que l'exil qui puisse faire comprendre combien sont chers et le pays où l'on est né et ceux qui vous y attendent. »

Je n'ai pas besoin de vous faire part de la joie que causa ce retour. Le premier soin de Pacita fut de m'écrire les derniers détails que je viens de vous raconter. Maintenant, continua M. Benjamin, si jamais vous retournez à Grenade, allez à la *venta del Popolo, calle del Silencio* : les honneurs de cette auberge vous seront faits par une jeune femme et un beau garçon, Pacita et Juan, qui se sont mariés et établis avec une petite rente que ma fille les a forcés d'accepter.

ALEXANDRE DUMAS, fils.

LE MARTYR DU FORT DES VINGT-QUATRE HEURES.

Au-dessus de la porte du fort des Vingt-Quatre Heures à Alger, on voit encore une inscription arabe qui porte la date de 1569, année dans laquelle le renégat calabrais Ali-el-Euldje, alors pacha d'Alger, et plus tard capitan-pacha du grand seigneur, fit bâtir ce bastion pour empêcher les débarquements que l'on aurait pu tenter à la plage de Bab-el-Oued. La muraille septentrionale de la construction, qui est toute en pisé, sauf les arêtes des angles, contient probablement encore la dépouille mortelle d'un chrétien qui y reçut la palme du martyr dans les horribles circonstances que nous allons raconter.

A la suite d'une razia de la garnison espagnole d'Oran, sur les Arabes insoumis, vers l'an 1538, on ramena plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouvait un jeune garçon de bonne mine, qui, selon l'usage, fut mis en vente avec le reste du butin, afin que le tout, converti en argent, pût être partagé entre les capteurs. Le licencié Juan Caro, vicaire-général, acheta cet enfant, l'instruisit dans la religion chrétienne, le baptisa et lui donna le nom de Géronimo.

En 1542, la peste sévissait à Oran, et presque tous les Espagnols avaient quitté la ville pour aller vivre sous la tente, dans la campagne. Le petit nombre de soldats restés à l'intérieur, préoccupés par le fléau, se relâchèrent un peu de la surveillance habituelle. Quelques prisonniers arabes en profitèrent, prirent la fuite, emmenant avec eux le petit Géronimo, alors âgé de huit ans, et le rendirent à sa famille.

Dans un âge aussi tendre, le nouveau chrétien pouvait oublier facilement, parmi les siens, les idées religieuses que le vénérable Juan Caro lui avait inculquées. Il

devint, en effet, musulman, à l'exemple de ses parents et de tous ceux qui l'entouraient. Cependant, les germes du christianisme, déposés dans ce jeune cœur, ne furent pas entièrement étouffés, car, vers l'âge de vingt-cinq ans, il conçut et exécuta la projet de retourner à Oran pour y professer de nouveau le vrai culte.

Il y fut reçu avec une joie bien vive par le digne Juan Caro, qui, pour l'affermir davantage dans ses pieuses résolutions, le maria avec une jeune fille arabe, devenue chrétienne. Ceci avait lieu dans l'année 1559. Géronimo passa dix années à Oran, où on l'avait incorporé dans un des escadrons de l'extérieur, appelés alors *cuadrillas de campo*. Il s'acquittait de son service avec bravoure et intelligence; ses chefs et ses camarades avaient pour lui beaucoup d'estime, et non moins d'amitié.

Mais la Providence destinait le nouveau chrétien à sceller de son sang la foi qu'il avait embrassée volontairement, et qu'il pratiquait avec une ferveur qui le plaçait d'avance au nombre des élus.

Au mois de mai 1569, il était parti d'Oran dans une barque, avec neuf compagnons, pour aller surprendre un douar placé au bord de la mer. Déjà ils touchaient au but du voyage, lorsque les premiers rayons du soleil levant leur firent apercevoir deux brigantins de Tétuan, qui aussitôt leur donnèrent la chasse. Géronimo et les autres soldats eurent beau forcer de rames, ils furent pris, conduits à Alger et vendus comme esclaves.

Géronimo se trouva un des deux prisonniers que le pacha prélevait comme droit sur chaque dizaine de chrétiens enlevés en course, et il fut conduit dans le bagne d'Ali-el-Euldje, ce renégat calabrais

dont nous avons parlé plus haut. Les Algériens réalisaient jadis de grands bénéfices par le rachat des captifs; aussi, ils employaient toute espèce de ruses, et l'espionnage le plus actif, le plus adroit, pour arriver à savoir ce qu'étaient en effet leurs prisonniers, afin de proportionner la rançon à leur qualité et à leur fortune. Ces moyens mis en usage envers Geronimo firent connaître tous ses antécédents, et notamment son origine musulmane.

Dès lors, les efforts les plus grands furent déployés pour le ramener à l'islamisme. Les muftis, les cadis, les marabouts, tous les théologiens d'Alger et des environs accoururent au bagne, où Geronimo était attaché par une forte chaîne, et dont il ne sortait plus, même pour aller au travail avec les autres esclaves, depuis qu'on savait qu'il était un musulman converti au christianisme.

Mais les docteurs algériens épuisèrent vainement toutes les ressources de leur éloquence et de leur savoir : Geronimo déclara avec énergie qu'il s'était fait catholique volontairement et par conviction, et qu'il mourrait catholique. Les oulémas, voyant que les séductions n'avaient rien obtenu de cette âme incorruptible, eurent recours aux menaces, mais avec aussi peu de succès.

Tous ces théologiens musulmans allèrent alors trouver Ali-Pacha, et lui racontèrent ce qui venait d'arriver, le priant de punir une aussi coupable obstination, et d'effrayer par un châtement terrible quiconque serait tenté de suivre l'exemple de Geronimo. Le renégat Ali, comme tous les renégats, du reste, se montrait plus cruel que les indigènes eux-mêmes envers les chrétiens. Il saisit avec avidité cette occasion de faire preuve d'un grand zèle religieux, et promit ce qu'on lui demandait.

On était alors au milieu de septembre 1569, et le pacha était fort occupé de la construction d'un fort qu'il faisait élever hors la porte de Bab-el-Oued, celui que

nous appelons aujourd'hui (on ne sait pour quoi) *le fort des Vingt-Quatre heures*; il visitait fréquemment les travaux et pressait beaucoup les ouvriers. Ce jour-là, il examinait tout pensif les manœuvres qui foulaient la terre dans les grandes caisses qui servent à la confection des blocs de pisé. Une pensée subite vint dissiper sa préoccupation; il appela Michel de Navarre, un chrétien, qui était son maître maçon, et lui montra une caisse toute préparée, mais qui n'avait pas encore été chargée de terre.

« Michel, lui dit-il, laisse cette caisse vide jusqu'à demain; car je veux faire du pisé avec le corps de ce chien d'Oran, qui refuse de revenir à la religion de Mohammed. »

Après ces paroles, Ali-Pacha retourna à *Dor-Soulthan*, que nous appelons aujourd'hui Djenina, et qui était alors le palais des gouverneurs d'Alger.

La fin de la journée approchait; Michel, après avoir préparé la caisse, assembla ses ouvriers et retourna avec eux au bagne. Il alla aussitôt trouver Geronimo, et lui apprit ce qui venait de se passer, l'exhortant à la résignation.

« Dieu soit béni pour toutes choses! s'écria le futur martyr. Que ces infidèles ne se flattent pas de m'effrayer par le supplice horrible qu'ils ont inventé, et de me faire renoncer par peur à la véritable religion! Tout ce que je demande au Seigneur, c'est qu'il ait pitié de mon âme, et me pardonne mes péchés! »

Dès ce moment, Geronimo se prépara à l'éclatant témoignage qu'il devait rendre le lendemain. Il y avait dans le bagne une chapelle, et parmi les esclaves un prêtre. Geronimo se confessa, communia, se fit donner l'extrême-onction, et passa la nuit en prières.

Le 18 septembre 1569, quatre chaouchs du pacha Ali vinrent de bonne heure au bagne et demandèrent Geronimo, qui, en les entendant, sortit de la chapelle où il priait encore.

« Eh bien, chien, juif, traître, pourquoi ne veux-tu pas redevenir musulman ? » lui crièrent-ils à l'envi.

Le pauvre esclave ne répondit pas un mot et se remit entre leurs mains. Il arriva, au milieu d'eux, devant le fort des Vingt-Quatre heures, où se trouvait déjà Ali-Pacha, accompagné d'un grand nombre de Turcs, de renégats et de Maures d'Alger, tous gens altérés de sang chrétien.

« Holà ! chien ! lui cria Ali, ne veux-tu pas retourner à la religion musulmane ? »

— Pour rien au monde, répondit Géronimo. Je suis chrétien, chrétien je resterai.

— Eh bien, hurla le pacha exaspéré, tu vois cette caisse, je vais t'y faire piler et enterrer vivant.

— Fais ce que tu voudras, répliqua courageusement le martyr de Dieu, je suis préparé à tout, et rien ne me fera abandonner la foi de mon Seigneur Jésus-Christ. »

Ali-Pacha, voyant que rien, en effet, ne pouvait vaincre cette énergique résolution, ordonna qu'on débarrassât Géronimo de ses chaînes et qu'on lui liât les pieds et les mains. En cet état, le saint fut saisi par les quatre chaouchs, qui le jetèrent au fond de la caisse.

On vit, en cette occasion, que parmi ces corsaires féroces, les plus cruels n'étaient pas ceux nés dans le pays. Un espagnol appelé Tamango, pris à la déroute de Mostaganem, où le comte d'Alcandeli perdit la vie, et qui s'était fait musulman sous le nom de Djafar, sauta à pieds joints dans la caisse, sur Géronimo, prit un des pilons de piseur et demanda instamment qu'on lui apportât de la terre, ce qui fut exécuté aussitôt. Ce misérable commença alors à frapper violemment sur le pauvre martyr, qui ne poussa pas un cri, ne laissa pas échapper une plainte.

D'autres renégats, ne voulant point paraître moins bons musulmans que Tamango, saisirent des pilons à leur tour et achevè-

rent d'étouffer Géronimo sous les couches de pisé.

La caisse était remplie jusqu'aux bords ; le martyr reposait dans sa glorieuse tombe. Tous ces tigres, repus par la vue de l'horrible supplice, rentrèrent joyeux dans Alger à la suite d'Ali-Pacha, qui répéta plus d'une fois en chemin :

« Je n'aurais vraiment pas cru que ce chrétien recevrait la mort avec tant de courage. »

Les esclaves chrétiens qui travaillaient au fort des Vingt-Quatre heures, songèrent plus d'une fois à tirer de la muraille le corps du saint martyr ; mais la surveillance continuelle des Turcs rendait la chose fort difficile. D'ailleurs, ils abandonnèrent plus tard ce dessein en réfléchissant qu'ils ne pourraient trouver à Géronimo une sépulture plus glorieuse que le lieu même où il était mort pour la foi, lieu remarquable, exposé à tous les regards, et où chaque jour les chrétiens, les musulmans et les renégats pouvaient l'apercevoir, les uns pour s'affermir dans leur croyance, les autres pour apprendre à estimer la religion qui inspire un pareil héroïsme, et les derniers pour rougir de leur lâche apostasie.

Don Diego de Haedo, auteur de la topographie d'Alger, à qui nous empruntons les détails de cette touchante histoire, indique en ces termes l'endroit du fort des Vingt-Quatre heures où se trouve le corps de Géronimo :

« En examinant avec attention les blocs » de pisé qui forment les murailles du fort, » il sera facile de trouver l'endroit où repose le corps du saint. Si l'on regarde » la paroi du nord, on y verra un bloc » tassé et qui semble avoir été remué. Cela » provient de ce que le cadavre de Géronimo étant tombé en dissolution par l'effet » du temps, il s'est formé dans le bloc un » vide qui a déterminé le tassement dont » on vient de parler et qui est très-visible. » Confiant dans la bonté du Seigneur, je » crois qu'il viendra un moment où on le

» tirera de cet endroit pour le placer dans
» un autre plus convenable, lui et tant
» d'autres martyrs qui ont arrosé cette
» terre de leur sang ! »

Bien des fois nous avons examiné avec une pieuse attention cette paroi qui recèle un martyr, sans y voir d'autre trace que les trous creusés par quelques boulets chrétiens. Mais dans cet assemblage de blocs, il en est un qu'on ne peut bien apercevoir parce qu'un figuier y a pris racine et le couvre de son feuillage. C'est peut-être là que repose le corps de Géronimo. Et cet arbre qui s'est développé si extraordinairement au milieu même de la muraille, n'est-ce pas une sorte de palme de martyr, des-

tinée à protéger de son ombre les saints ossements jusqu'au jour où le christianisme revenu triomphant sur la terre d'Afrique, pourra et devra vérifier les pressentiments de l'historien Haedo ?

Nous rappellerons que le fort des Vingt-Quatre heures, destiné à être démoli, est déjà vendu à un particulier. Mais l'état a sans doute fait des réserves pour les objets intéressants qui s'y pourraient rencontrer. En tout cas, le zèle pieux de Mgr l'évêque d'Alger nous est un sûr garant que les restes de Géronimo seront précieusement recueillis. C'est dans le but de hâter et de faciliter ces résultats que nous avons publié ce simple récit.

(L'Akhbar.)

PAUVRES.

Plus d'un pauvre honteux que la vie importune,
Avec beaucoup de soin cachant son infortune,
Rencontre un autre pauvre, errant sur le chemin;
Il éprouve aussitôt une douleur plus grande:
Celle de refuser une aumône, une offrande,
Au malheureux qui tend la main.

(Cloches et Grelots, poésies.)

LÉON MAGNIER.

REVUE DES THÉÂTRES.

Le Val d'Andorre, opéra comique en trois actes, paroles de M. de Saint-Georges, musique de M. F. Halévy.

Nous sommes sous Louis XV, au milieu des Pyrénées, entre la France et l'Espagne, dans le Val d'Andorre; ce pays est une république de 1,500 âmes, qui paye à l'Espagne un tribut en argent, et à la France un tribut en soldats, moyennant quoi ces deux royaumes la laissent se gouverner elle-même.

Dans un des hameaux du Val d'Andorre, il y a trois jolies femmes: Georgette, riche

héritière; Théréza, veuve espagnole qui, il y a dix ans, est venue s'établir dans une ferme, et une pauvre jeune fille que les fermiers, prédécesseurs de Théréza, ont trouvée sous un rosier de mai, ce qui lui a fait donner le nom de Rose-de-Mai. L'orpheline est servante de la jeune veuve.

La cour de la ferme ornée de fleurs; un chemin conduit aux montagnes, un autre descend dans la vallée. Tous les villageois partent pour la moisson.

Georgette et Théréza leur servent à boire; Saturnin, le garde-pêche du Gave,

fait des compliments à la jeune fille et à la belle veuve, et voudrait bien épouser l'une ou l'autre. Un vieux chevrier, le père Jacques, qui passe pour sorcier, explique ainsi ce subit désir de mariage ; c'est que des officiers de Louis XV vont arriver pour demander leur contingent, et que les hommes mariés sont exemptés du service ; le sorcier ajoute que la jeune fille et la veuve ont une préférence dans le cœur ; il dit bas à chacune le nom de celui que l'autre a choisi... c'est le même ! c'est Stéphane, un pauvre chasseur de chamois. Les deux femmes sont furieuses l'une contre l'autre ; Thérèze rentre à la ferme, Georgette s'éloigne avec Saturnin, qui se flatte d'être la cause de leur jalousie, et le vieux chevrier, resté seul, retire de son bissac du pain, des fruits, et se met à déjeuner.

Rose-de-Mai descend de la montagne, effeuillant une marguerite, à laquelle elle demande si elle est aimée ; car elle aussi aime Stéphane, qui l'a retirée des eaux du Gave où elle était tombée en cueillant des fleurs. « Tu as un secret pour ton viel ami, lui dit Jacques, mais je l'ai deviné. — Oh ! pardonnez-moi, lui répond-elle ; mais c'est que j'ai honte de penser à un mari... car c'est mal, n'est-ce pas ? une pauvre fille sans parents, qui n'a rien au monde... — Rien au monde ! répète Jacques ; tu as trois mille livres placés à la ville. — Trois mille livres, à moi ! s'écrie Rose étonnée. — Mais ce mariage n'ira pas tout seul, tu as pour rivale mademoiselle Georgette, madame Thérèze.... Rassure-toi, je suis-là ! Ce ne serait pas la peine d'être sorcier si l'on ne faisait des miracles.

Stéphane, son carnier sur l'épaule, son fusil à la main, descend de la montagne, Thérèze sort de la ferme et va au-devant de lui. « Un chamois franchissant les rochers et les précipices... sautant les torrents et les fondrières... m'a fait courir toute la matinée, dit le chasseur ; heureusement mes balles vont plus vite que le cha-

mois, et maintenant il se repose... à la broche du syndic d'Andorre, qui me l'a bien payé. — Vous faites un état pénible, reprend Thérèze. — Il le faut bien, pour faire vivre ma mère, une bonne et sainte femme, dont je suis le seul appui... — Cependant, votre appui pourrait lui manquer ; nous avons quinze hommes à fournir en temps de guerre au roi de France, et c'est cette année le tour de notre hameau. — Ah ! dit Stéphane, s'il s'agissait de défendre nos chères montagnes, j'y courrais avec ardeur ; mais servir chez d'autres, comme un mercenaire, abandonner ma pauvre mère... elle en mourrait et moi aussi ! — Les hommes mariés sont exemptés, dit en hésitant Thérèze. — Mais pour se marier, il faut une femme ; et qui voudrait d'un pauvre diable comme moi ? — Avec du courage et un bon cœur... » Jacques, voyant Rose pâlir, s'approche et dit à Stéphane : « Il te faut une jeune fille qui n'ait rien à se reprocher, et non pas une femme qui se serait mariée malgré ses parents. — C'est juste, père Jacques, la vertu avant tout ! — Vous savez mon secret ? dit Thérèze, bas au chevrier. — Peut-être ! répond-il. — Vous voulez me perdre ? — Dieu m'en garde ! — Vous vous taisez, alors. — Ça dépendra de vous. » Elle rentre chez elle très-émue, et Jacques dit à Rose : « Je t'ai sauvé un mari, et demain je t'apporterai ta dot. »

On entend une marche militaire ; Stéphane court s'assurer si ce sont, en effet, les recruteurs.

A peine est-il sorti, que le capitaine Lejoyeux et le sergent l'Endormi se présentent. « Nous venons au nom du roi de France, dit le capitaine. Notre métier sera facile, attendu qu'il y a dans ce hameau de très-beaux hommes ; à en juger par celui-ci ; il indique Saturnin. — Vous me flattez, capitaine, répond-il, mais je n'ai pas de vocation, j'ai les nerfs très-sensibles... au moindre coup de fusil... je suis prêt à m'évanouir. — Oh ! oh ! dit l'En-

dormi, voilà qui est drôle. — Vous vous trompez, sergent, reprend le capitaine, votre réflexion est oiseuse et incongrue; ce monsieur n'est pas drôle, il est poltron, voilà tout... mais nous le guérirons de cette infirmité... à moins qu'il ne soit engagé dans les troupes légères de l'hyménée. — Pas encore, capitaine, je suis en pourparler... dans huit jours... — Ce sera huit jours trop tard... En qualité de célibataire vous allez tremper vos doigts dans le chapeau de l'Endormi, qui représentera l'urne du destin : si vous amenez un billet noir, au lieu d'un billet blanc... vous ne le serez pas blanc.... Ceci est une petite métaphore pour dire que vous viendrez avec nous conquérir de la gloire. » Le capitaine, le sergent et Saturnin vont boire au voisin cabaret. « Les vilaines gens! se dit Rose, s'ils allaient emmener Stephan... Ah! je meurs d'effroi. » Théréza sort en habit de voyage. « Il faut à tout prix retrouver mon contrat de mariage, dit-elle en se parlant à elle-même, je crains les méchancetés de Jacques. Rose! ajoute-t-elle, je vais au village voisin. Voilà mes clefs, celle de mon bahut, il y a 3,000 livres en or. Si le receveur du canton vient chercher ses fermages, vous les lui remettrez. En mon absence ne quittez pas la ferme. — Oui, madame. »

Lejoyeux, tenant Saturnin sous le bras, l'Endormi, les soldats et les villageois arrivent. Après un roulement de tambour, on tire au sort : Saturnin amène un billet blanc, Stéphan un billet noir. « Je ne les suivrai pas, dit-il à Rose, et mon fusil me délivrera de la douleur de quitter ma mère et ma patrie. » Il s'éloigne, ainsi que les villageois. « Avancez à l'ordre, sergent l'Endormi, s'écrie Lejoyeux, et retenez bien mes paroles. Si quelqu'un de ces braves tenait à se faire remplacer moyennant finances, venez m'en prévenir, c'est son droit, tant qu'il n'a pas quitté le pays. — Monsieur! lui dit Rose, vous parliez de remplacement. — Est-ce que par hasard

la charmante colombe aurait quelque ramier dans les filets de la milice? — Un pauvre jeune homme que j'aime comme un frère, et s'il y avait moyen... — Certainement... si vous pouvez entamer votre dot... en supposant que vous en ayez une. — J'en ai une, le père Jacques me l'a dit... il va me la rapporter de la ville... Et avec cet argent, il ne partirait pas? Monsieur! que je vous devrai pour ça! — Vous me devrez quinze cents livres. — Ah! merci, et demain... — Impossible! Nous partons dans un quart d'heure... dès que neuf heures sonneront. — Mais c'est une cruauté! — Ce n'est pas une cruauté; c'est ma consigne. — Mais c'est affreux! — Jeune fille, vous m'attendrissez; j'éprouve le besoin d'aller me rafraîchir au cabaret voisin... Si les espèces vous arrivent... je serai prêt à les recevoir. Salut et hommage à la beauté! »

« O mon Dieu! se dit Rose, demain je pourrais le sauver, et demain il sera trop tard! A quoi me servira l'argent que Jacques va m'apporter?... Quelle idée! cet or, que ma maîtresse m'a confié... je pourrais avant son retour remettre ce que j'aurais pris... Oh! non, jamais! ce serait un vol. » (On entend sonner neuf heures, la nuit commence à venir.) Lejoyeux et l'Endormi entrent avec les soldats et les recrues, on les compte... il manque un homme... c'est Stéphan. « Stéphan est déclaré déserteur, dit le capitaine; s'il est pris... fusillé! — Ah! s'écrie Rose, dussé-je me perdre en le sauvant... » Elle entre précipitamment à la ferme. Lejoyeux crie à ses soldats : « Peloton, garde à vous!... portez armes! arme bras! par le flanc droit et par file à gauche... pas accéléré, en avant, marche!... » Rose sort de la ferme, elle est pâle, se soutient à peine, s'approche du capitaine et lui remet les quinze cents livres. — En or! dit-il; c'est parfait. — Stéphan est libre? demande-t-elle en hésitant. — Tout à fait libre. — Je vous prie de me garder le secret, monsieur le capitaine. » Il le pro-

met. Le tambour bat, les soldats et les recrues se mettent en marche avec Le-joyeux et l'Endormi. « Il est sauvé ! » sedit Rose, tombant à deux genoux. Mon Dieu ! pardonnez moi ! »

Un site pittoresque du val d'Andorre, sur le bord du Gave. Au fond, un pont par lequel on arrive dans le val. Des bois épais et la chute d'un torrent en perspective. A droite, la porte principale de la ferme de Théréza; en face, un chêne séculaire sous l'ombrage duquel sont attablés des vieillards.

Saturnin donne une fête aux habitants du village, en l'honneur de son billet blanc; on chante, on boit, on danse; Georgette est la reine du bal.

Lorsque tout le monde s'est retiré, Rose arrive. « Père Jacques ne vient pas, dit-elle; depuis le jour je l'attends sur la montagne... Il me semble que chacun connaît ma faute... comme il tarde à m'apporter cet argent qu'il m'a promis !... Mon Dieu ! si ma maîtresse rentrait... si elle venait à découvrir... On vient !... c'est Stéphane. Mon Dieu ! s'il soupçonnait ce que j'ai fait, lui si honnête... si loyal... il me mépriseraient... Mieux vaudrait mourir !... — Rose ! s'écrie-t-il avec joie, je suis libre ! une main bienfaisante m'a rendu à ma mère, dont je suis le soutien, à toi, qui es mon espérance ! — Ah ! monsieur Stéphane, vous ne m'avez jamais dit de pareilles choses !... — C'est qu'il est des instants de bonheur où l'on ne peut rien cacher... Tiens... hier, au moment de te quitter, des sentiments nouveaux sont entrés dans mon cœur, et... Mais non, Rose, plus tard ! aujourd'hui ma vie est à celui qui m'a rendu la liberté... Peux-tu m'aider à le découvrir ? — Je ne sais rien, monsieur Stéphane, je vous assure. — Il n'y a que le capitaine recruteur, reprend Stéphane, mais il a quitté le pays... Je donnerais tout au monde pour le revoir ! »

Le capitaine paraît ; son colonel le renvoie chercher une autre recrue ; il lui faut ses quinze hommes. Stéphane essaye d'ob-

tenir le nom de son bienfaiteur ; le capitaine élude ses questions ; pour le faire parler, Stéphane prie Rose de lui donner quelques bouteilles du bon vin de madame Théréza. Rose est au supplice. Enfin, après plusieurs bouteilles, Stéphane obtient cet aveu : « C'est une femme. — Mais qui ? — Cette jeune fille vous la nommera, répond-il en montrant Rose... ou bien... — Arrêtez ! lui dit-elle. La voici ! » Georgette paraît. Georgette est cousine de Stéphane, il allait la remercier de son dévouement, Rose l'en empêche. « Attendez jusqu'à demain, lui dit-elle, qu'elle ignore ce que je vous ai confié. » Elle s'éloigne encore pour aller au-devant du père Jacques. Stéphane bras dessus, bras dessous se retire avec sa cousine, et le raccoleur va chercher sa recrue.

Théréza arrive ; le tabellion lui a promis de retrouver son contrat de mariage. Rose revient ; on lui a dit que le père Jacques était arrivé... En voyant madame Théréza elle pousse un cri de terreur. « Qu'avez-vous donc ? lui demande sa maîtresse, vous êtes toute troublée. — Je n'ai rien, madame, je vous assure. — M. le receveur vient de me demander ses fermages... Donnez-moi mes clefs. — Vos clefs ! répète Rose, hors d'elle-même, je ne les ai pas. — Perdez-vous la tête ? reprend-elle, les détachant de la ceinture de Rose. Attendez-moi ici, je reviens. » (Elle rentre dans la ferme.) Rose reste immobile, anéantie. En voyant le chevrier qui s'avance lentement, elle retrouve ses forces, court à sa rencontre, et lui demande l'argent qu'il lui a promis. — Oui, mon enfant, cet argent était bien à toi, répond Jacques, c'étaient mes économies de vingt ans... les économies du vieux soldat, c'était ta dot. Je l'avais confiée à un camarade établi à la ville voisine... le misérable s'est enfui en me l'emportant. — Alors, tout est fini, je suis perdue, dit Rose. — Perdue ! répète le chevrier. » Stéphane paraît ; elle veut fuir, il la retient. « Georgette m'a sauvé, dit Stéphane, je

pourrais être son mari; mais devant le père Jacques, je peux dire que c'est toi que j'aime, et demander ta main. — Tu vois bien qu'il revient à toi, ajoute le chevrier, croyant que le chagrin de Rose est causé par sa jalousie contre Georgette. — Un tel bonheur n'est pas fait pour moi, répond-elle avec effort. — Rose, reprend Stéphane désolé, j'avais mis en vous ma plus douce espérance, pour vous j'étais ingrat envers Georgette... mais je vais l'épouser. — Moi! le faire rougir? lui faire partager ma honte? se dit la pauvre petite, oh! jamais! — Réfléchis, ma fille, reprend Jacques, tu vois combien il t'aime. — Mais moi, je ne l'aime plus! » s'écrie-t-elle en s'enfuyant. Stéphane s'éloigne désespéré.

En ce moment Théréza sort de la ferme; elle est dans le plus grand désordre : « Père Jacques! lui dit-elle, on m'a volé, quinze cents livres en or. — Pouvez-vous accuser quelqu'un? — Non, mais soupçonner. — Et qui? — Rose. — Mon enfant! s'écrie le chevrier, la fille de mon cœur!... c'est me soupçonner moi-même! — Mais ces clefs que je lui avais confiées? — Et ne peut-on les lui avoir soustraites?... Voler! elle, ma chère innocente fille! — Je ne l'accuse pas, père Jacques, je la soupçonne seulement. — Gardez ce fatal secret. Je cours la chercher, et tout va s'éclaircir. » « Que craint-il? se dit Théréza quand elle est seule, moi, déshonorer cette enfant?... Je n'ai pas le cœur si cruel... en ce moment surtout où je puis être heureuse en épousant Stéphane. »

Lejoyeux vient à passer; en voyant la belle fermière, il lui demande un menuet pour le bal. « Un bal! A quelle occasion? — En l'honneur des fiançailles de Stéphane. — Et avec qui, monsieur? — Avec l'ange auquel il doit sa liberté. — Ah! c'est une femme! dit Théréza très-agitée. — Et une jolie... la petite Rose-de-Mai... quinze cents livres en beaux louis d'or. — Je devine! se dit Théréza avec vio-

lence. C'est cela! elle l'aime! A-t-elle donc cru que je lui pardonnerais son vol... que je la verrais s'unir à cet homme?... Jamais!.. Les forces me manquent... n'importe! j'en trouverai encore assez pour empêcher ce mariage. » Elle sort dans la plus grande agitation, et Lejoyeux ne compte plus sur sa belle danseuse.

Stéphane arrive tenant Georgette par la main, des villageois et des villageoises les suivent; quelques-unes ayant rencontré Rose qui fuyait, la ramènent malgré elle. « Vous n'avez pas voulu de ma tendresse, lui dit tristement Stéphane, le devoir pour moi remplacera le bonheur; mais je veillerai sur votre avenir, je serai votre frère, et vous serez ma sœur. » Théréza, qui s'approche, les voyant ensemble, s'écrie en montrant Rose : « Arrêtez cette femme! Je voulais cacher son crime; mais puisqu'elle ose se montrer à mes yeux... » Rose veut fuir, on la retient. « Hier, reprend avec agitation Théréza, je lui laisse mes clefs, mon argent, et, devant Dieu, je jure qu'elle m'a volé... Maintenant, ajoute-elle en s'adressant à Stéphane, donnez-lui votre main. — Rassurez-vous, reprend Georgette, c'est moi qu'il épouse. — Oh! cruelle méprise! qu'ai-je fait! » se dit avec douleur la fermière. Stéphane, puis Jacques qui vient d'arriver, prient vainement Rose de se disculper, de se défendre; la pauvre petite se jette dans les bras du chevrier en disant qu'elle n'a rien à répondre. Elle est chassée du village avec ignominie. Stéphane, qui ne peut la croire coupable, se désespère; mais Jacques dit en lui montrant Georgette : « Ta place est maintenant près d'elle, et voici la mienne, » ajoute-t-il en entraînant Rose évanouie. Stéphane détourne les yeux avec douleur, Théréza tombe accablée sur un banc; les villageois regardent de loin le chevrier et Rose monter le pont lentement. La lune qui vient de se lever éclaire ce tableau.

Des ruines attenant à une chapelle dont on aperçoit le porche au milieu des plantes sau-

vages, de lierres et de bois touffus. Une portion de voûte reste encore.

Les soldats français ont passé la nuit assis sous cette voûte; il fait petit jour. « Suite de l'histoire du jeune Brindavoine, fils d'un meunier qui devint l'époux d'une belle princesse, dit Lejoyeux aux recrues qui l'entourent. — Voyons la suite! » s'écrient-ils en se rapprochant. « Le jeune Brindavoine, reprend Lejoyeux, embarqué sur un vaisseau du roi, fut chargé, ainsi que trois mille autres braves, d'aller conquérir les Grandes Indes... En traversant le royaume de Mazulipatan, la princesse du lieu trouva le jeune Brindavoine si charmant sous son uniforme, qu'elle lui demanda sa main, ce que le beau guerrier lui accorda par humanité... tout en regrettant amèrement le pain de munition, son bel uniforme et sa profession de soldat français, qui faisaient sa joie et son bonheur. — Dites donc, capitaine, reprend une recrue, est-ce que ça arrive toujours comme ça? — Toujours!... Il est sans exemple qu'un soldat n'épouse pas une princesse... les plus malheureux trouvent des marquises... mais ceux-là ont du guignon. » L'Endormi vient remettre un billet à son capitaine. Ce sont les magistrats de la ville d'Andorre qui lui demandent main-forte pour arrêter la nommée Rose-de-Mai, accusée de vol domestique. « Voilà une désagréable commission! » dit le capitaine, qui s'éloigne avec tout son monde.

Georgette et Stéphan se rencontrent devant cette chapelle où ils doivent se marier. Une explication à lieu. La cousine n'a pas racheté son cousin; elle ne sait pas qui, par exemple; mais voyant que Stéphan ne l'épousait que par reconnaissance, elle rompt son mariage, et entre dans la chapelle pour en prévenir le prêtre. « Merci, mon Dieu! dit Stéphan, car, même au pied de l'autel, ma bouche aurait trahi mon cœur; il aime toujours Rose, et la défend. »

Jacques, qui arrive, a entendu ces dernières paroles et l'en remercie. « Depuisher, je n'ai eu qu'une pensée, ajoute le chasseur, c'est de pénétrer ce mystère... Pour cela, j'ai voulu revoir la maîtresse de Rose... Jugez de ma douleur! elle avait abandonné la ferme. — Accuser la fille de mon brave capitaine! murmure Jacques. — Que dites-vous? demande Stéphan surpris. — Oui, reprend Jacques, c'est une touchante histoire... voilà dix-huit ans que je la garde dans mon cœur. — Ah! parlez, Jacques, parlez! — Nous faisions la guerre en Espagne... A quelques journées d'ici, le comte d'Orvigny commandait la compagnie dont j'étais un des plus anciens soldats... Un soir, il m'appelle, et me dit : Jacques, tu te rendras, à la nuit, au village de Saint-Sébastien, à deux lieues du camp... Une femme te remettra un enfant... c'est le mien... sa mère lui donna le jour loin de sa famille... Prends ce papier, c'est notre acte de mariage, tu le remettras à la personne qui t'apportera notre enfant... et souviens-toi qu'on te confiera plus que ma vie, la vie de ma fille!... C'était le 15 mai 1734. (On entend un cri dans les ruines.) Quelqu'un nous écoutait, dit Jacques... — Personne! répond Stéphan, après avoir été regarder au fond, nos sens nous auront trompé. Achevez, Jacques! — Quand je revins au camp, le comte d'Orvigny n'existait plus, une balle l'avait frappé la nuit même dans une rencontre... Jugez de mon chagrin, j'ignorais jusqu'au nom de la mère de son enfant. Je pris soudain mon parti; je demandai ma retraite, et revins dans ces montagnes où j'étais né, portant la pauvre orpheline tantôt sur mon sac, tantôt dans mes bras. — Brave Jacques! — Mais que faire de cette enfant? comment l'élever? moi sans parents, sans amis dans ma patrie... Une idée me vint... une idée d'en haut... C'était un beau matin; comme je descendais dans le Val d'Andorre, j'entendis venir une noce joyeuse... Je me dis que le bonheur

rendait généreux, et je plaçai le petit ange sous un des arbres de la route, un rosier de mai ; puis, le cœur me battant, je me cachai dans un taillis. Les jeunes époux aperçurent la pauvre créature que le ciel semblait leur confier ; ils la prirent dans leurs bras, et l'acceptèrent comme une avance que le bon Dieu leur faisait sur leurs enfants à venir. — Ces gens, qui étaient-ils ? — Les deux braves fermiers qui ont précédé Théréza. Depuis ce jour je n'ai pas quitté ma fille, et j'ai veillé sur elle comme un père ; si je lui ai caché sa naissance, c'est que je n'ai pas voulu lui donner des regrets... voilà ce qu'a fait le vieux soldat, et, ajoute-t-il avec amertume, tu vois comme Dieu l'en a récompensé. — Du courage, père Jacques, la vérité sera bientôt connue... on rendra justice à la pauvre fille outragée. — Si elle se défendait ! si elle parlait ! au moins !... mais, depuis que je l'ai entraînée presque mourante, je n'ai pu en obtenir une seule parole... Elle est là, sur la montagne... assise au pied d'un rocher où elle a passé la nuit, mes prières n'ayant pu la décider à me suivre ici. — J'y cours, père Jacques. — Non, laisse-moi la préparer à te voir... attends !... Cet air qu'elle connaît et qui l'amenait toujours près de moi. » Il prend sa musette ; après les premières mesures, on voit Rose-de-Mai paraître dans le sentier qui amène aux ruines ; elle marche lentement, les yeux baissés, les vêtements en désordre, et comme attirée par l'air qu'elle entend. Elle vient s'asseoir sur un banc de pierre. Stéphan se cache.

« C'est moi, ma petite Rose, lui dit Jacques, ton vieux père qui t'aime et ne t'accuse pas, lui. Tu pleures... c'est de honte et d'indignation, n'est-ce pas?... et tu vas repousser cette calomnie... tu nous aideras à te défendre?... Pas un mot ! et toujours des larmes !... Mais tu veux donc alors que chacun te repousse et te méprise, jusqu'à Stéphan qui t'aimait tant ! qui t'aime encore !... — Stéphan ! s'écrie Rose en se

levant, il ne peut me maudire, lui !...

— Mais dis-moi donc que tu es innocente, au moins ! — Non, père Jacques, répond Rose se jetant à genoux, non, je suis coupable. — Coupable ! s'écrie-t-il la relevant, ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai !

— C'est vrai, Jacques ; mais je voulais sauver sa vie... il allait être fusillé. » Stéphan pousse un cri et se montre. « Ah ! dit-il, ange de bonté, c'est pour moi que tu t'es perdue, c'est au prix de ton infamie que tu payais ma liberté. — Voilà donc, enfin, ce mystère révélé ! dit le pauvre chevrier. — Mais, reprend Rose, cet or je croyais le rendre, vous m'aviez promis trois mille livres, Jacques. — Oui, mon enfant, et le malheur qui me frappait devait-il donc retomber sur toi ! » On entend le son des trompes dans la montagne, on entend la cloche du village... elles annoncent que les anciens du pays vont se réunir, selon la loi, et juger la coupable. « Va la cacher à tous les yeux, dit Stéphan à Jacques ; je te confie mon trésor, c'est à moi de paraître au tribunal, et de tout révéler. » Rose, qui se meurt d'effroi, obéit à Stéphan et se sauvait avec Jacques... Le joyeux paraît, et leur barre le passage. Stéphan veut l'arracher aux mains des soldats, mais Jacques lui dit : « Il est trop tard ! espérons que le ciel aura pitié de cette infortunée. — Oui, ne nous quittons pas, répond Stéphan, Dieu pèsera dans sa balance sa faute et son malheur. » Ils entraînent Rose dans leurs bras, les soldats les suivent.

Le val d'Andorre entouré de collines. Les cloches sonnent à toute volée ; les sons de trompe se répondent dans la campagne. Sur un monticule fort élevé se trouve un banc de pierre ombragé de grands arbres, c'est là que se tient le tribunal d'Andorre.

Georgette, piquée de l'indifférence de Stéphan, a promis à Saturnin de l'épouser ; ils arrivent tous les deux pour assister au jugement. Le joyeux, malgré son nom, est fort triste ; il vient de déposer à la ferme

la coupable Rose-de-Mai. Quant à Théréza, elle a quitté le pays. « Sans doute, dit Georgette, c'est du remords d'avoir accusé une innocente. » Les magistrats arrivent et se placent, les villageois accourent en foule. Rose paraît entre Jacques et Stéphan ; elle est précédée de soldats. Un des juges prononce avec solennité :

« Pour remplir le devoir austère
 » Que nous impose ici la loi,
 » Mon Dieu, nous n'avons de lumière
 » Que celle qui nous vient de toi ! »

Appelez la fermière Théréza, dit le syndic d'Andorre. Les villageois appellent « Théréza ! Théréza ! — Me voilà ! » répond-elle apparaissant tout à coup. « Plus d'espérance ! » se disent Rose et ses deux amis. LE SYNDIC, à Théréza. D'après l'accusation portée par vous, le tribunal d'Andorre, chargé de veiller au repos et à l'honneur des familles, vous appelle devant lui pour répondre à ses questions. THÉRÉZA. Je suis prête. — LE SYNDIC, désignant Rose. Vous avez accusé cette jeune fille d'avoir trahi votre confiance ? — Oui ! LE SYNDIC, continuant. D'avoir ouvert en votre absence le meuble qui renfermait votre or ? — Oui ! — Et d'y avoir pris une somme de quinze cents livres ? — Oui ! — Soutenez-vous votre accusation ? — Non ! — LE SYNDIC, avec sévérité. Et pourtant c'est bien la vérité que vous avez dite !... — La vérité, je la dis maintenant devant tous ; cette fille n'est pas coupable ; j'ai voulu la perdre aux yeux de celui que j'aimais, car il l'aimait lui-même, et en était aimé. (Qu'entends-je ! dit Rose au chevrier.) — LE SYNDIC. Ainsi vous avouez votre lâche calomnie ? — Je l'avoue. — Honte et malédiction sur vous ! Nous allons prononcer sur votre sort. » (Les juges se détournent pour délibérer ; ils sont entourés des villageois et des soldats. Pendant ce temps Rose, s'échappant des bras de Stéphan et de Jacques, accourt auprès

de Théréza, et lui dit d'une voix étouffée : « Le sort qu'on vous prépare doit être le mien, je suis seule coupable, et ne dois pas souffrir... — Par pitié, pas un mot, répond Théréza la retenant. — Non, je n'écoute rien. Pourquoi donc cet intérêt ? pourquoi me sauver malgré moi ? — Pourquoi ?... parce que je suis ta mère ! ne le dis pas !... je ne pourrais te sauver. »

En ce moment le tribunal se rassied.
 LE SYNDIC, à Théréza :

« Notre tribunal de famille,
 Voulant donner à tous une juste leçon,
 A ta victime, à cette pauvre fille,
 De tous ses droits fait l'abandon.
 Nous mettons dans ses mains le destin de ta vie,
 Par elle de ces lieux tu peux être bannie
 Ou recevoir ta grâce et ton pardon.

— Mon pardon ! s'écrie Rose se jetant dans les bras de Théréza, non, mais mon am... — Tais-toi !... dit-elle en lui fermant la bouche, je ne suis ta mère qu'aux yeux de Dieu et aux tiens. » Mais Stéphan et Jacques avaient tout entendu. Le chevrier demande à Théréza comment elle a su qu'elle était la mère de Rose. « Par l'histoire que vous avez racontée dans les ruines ; ce cri que vous avez entendu était celui de l'amour maternel. »

« Saturnin va épouser Georgette, Stéphan va épouser Rose, dit Lejoyeux, j'en suis ravi. Adieu, beautés, ajoute-t-il en s'adressant aux villageoises :

Conservez bien dans votre cœur
 Le souvenir du joli recruteur. »

La musique de cet opéra est digne du célèbre auteur de *la Juive*. Les femmes disent même que jamais le talent élevé de M. Halévy n'a été si pur, si brillant et si dramatique. Le poème a de l'intérêt, et le plus grand succès est acquis au *Val d'Andorre*.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

CORRESPONDANCE.

J'allais t'écrire ma première lettre de l'année qui commence, et formuler pour toi et les tiens mes vœux les plus sincères, lorsque mon père me fit demander si je l'accompagnerais rue d'Aumale. Je me trouvais placée entre le plaisir de causer avec toi, ma vieille amie, et le désir de causer avec mon amie nouvelle... Je préférerais me rendre à l'invitation de mon père, dans l'espoir d'avoir quelque chose d'utile à t'enseigner à mon retour; je pouvais d'ailleurs jouir d'un plaisir présent, et me réserver un plaisir à venir, car, d'après le proverbe, *ce qui est différé n'est pas perdu.*

Cette fois ma toilette fut plus simple. Je mis une robe de gros d'Afrique noir, dont la jupe était ornée du bas par quatre rubans de velours noir, d'un mantelet d'étoffe pareille à la robe, orné aussi tout autour de quatre rubans de velours noir, mais plus étroits; un chapeau de feutre gris, orné sous la passe d'une garniture de ruban de satin bleu-Joinville, et une cravate de gaze de soie, du même bleu, désattristait un peu cette toilette, *couleur du temps*, comme aurait dit la princesse *Peau-d'Ane*. Nous étions au 15 du mois de décembre, du *mois sombre*.

Je trouvai Florence dans le même costume que celui où je l'avais vue la première fois : robe, pèlerine, et tablier de mérinos noir; col et manchettes en percale double, empesée. Elle était assise dans le salon, auprès de son père, et lui lisait un journal.

« Que d'événements ! mon vieil ami, dit-il en se levant pour nous recevoir et en serrant la main de mon père, que d'événements se sont succédé de nos jours ! L'empereur Napoléon avait dit dans son testament : *Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple que j'ai tant aimé !* Pour exau-

cer ce vœu, le roi Louis-Philippe charge le prince de Joinville d'aller chercher à Sainte-Hélène les cendres exilées de Napoléon ; en 1840, le 15 décembre, le jeune prince les ramène aux Invalides, les présente au roi, qui répond : « *Je les reçois au nom de la France.* » Et huit ans après, le vieux roi, sa femme, sainte Amélie, ainsi la nomme le pape, ses braves fils et ses vertueuses filles sont à leur tour exilés de cette même France, qui déjà en 1830 a eu de nobles et innocents proscrits...

— Oui, mon ami, reprit mon père ; mais Louis-Napoléon, l'élu du suffrage universel, a dit dans son généreux manifeste : « *Moi qui ai connu l'exil et la captivité, j'appelle de tous mes vœux le jour où la patrie pourra sans danger faire cesser toutes les proscriptions et effacer les traces de nos discordes civiles.* » La France oubliera bien des malheurs quand elle pourra compter autour d'elle tous ses enfants ! »

Florence me fit un signe de tête : je le compris, et, laissant ces messieurs parler politique, nous nous levâmes, et je la suivis dans sa chambre.

« Vous me surprenez, me dit-elle, au milieu d'une revue du linge de cuisine ; à peine si nous trouverons deux chaises qui soient disposées à nous recevoir... j'en suis toute confuse. — Pourquoi donc, ma chère ?

Souvent un beau désordre est un effet... de
[l'ordre.

— Vous me flattez, Jeanne. — C'est que j'ai besoin de vous. Apprenez-moi comment vous passez cette *revue*. — De tout mon cœur.

Quand les torchons sont trop déchirés pour être reprisés, j'en place deux, l'un sur l'autre, et, par un point de surjet passé grossièrement sur les ourlets et sur les lisières, je n'en fais plus qu'un torchon que l'on peut ensuite reprendre solidement,

car j'ai soin de les doubler de manière à ce que le mauvais de l'un se trouve sur le bon de l'autre, *et vice versa*. — Il paraît que nous parlons latin, dis-je en lui faisant une profonde révérence. — Et, ajouta-t-elle, comme, d'après un philosophe, *deux afflictions mises ensemble font une consolation*... — Deux vieux torchons en font un neuf, interrompis-je en éclatant de rire. — Vous comprenez, continua Florence reprenant son sérieux, que, dans cette *revue*, la moitié de mon monde se trouvant hors de service, il me faut faire des *recrues*. J'achète de la toile jaune à 75 centimes le mètre; chaque torchon doit être long d'un mètre. J'y fais un ourlet un peu large, c'est plus solide. A l'un des coins (côté droit du haut, je suppose), je couds une longue boucle de ruban de fil jaune, puis une autre longue boucle à l'un des coins du bas (côté gauche). J'ai soin que la marque ne se trouve pas sous une de ces boucles qui servent à accrocher les torchons à un clou. Enfin, je change les numéros pour compléter mes dizaines. — Il paraît que vous suivez le calcul décimal. Et pour les tabliers, que fait votre sagesse?... —

Quand les tabliers de femme de chambre sont usés, c'est toujours à partir du haut jusqu'au bas des poches; alors je réunis ensemble deux bas de tabliers, puis les poches raccommodées sont remises en place.

Pour remplacer quatre tabliers, on achète 4 mètres 55 centimètres de madapolam, large de 1 mètre 20 centimètres, à 75 c. le mètre.

— On lève une bande de 5 centimètres, que l'on partage en 16 morceaux carrés; — avec les 40 centimètres qui restent, on fait une espèce de ruban, en le repliant des deux côtés, lesquels côtés se réunissent ensuite par un surjet. — On lève une bande de 50 centimètres, dans laquelle on taille, dans le sens de la lisière, quatre ceintures, hautes chacune de 7 centimètres; avec ce qui reste on taille huit

poches, hautes chacune de 25 centimètres.

— Dans le haut de ces poches, on fait un ourlet haut de 2 centimètres; dans le bas, un ourlet haut de 4 centimètres. — Pour chaque poche, on place dans le haut, sous le tablier, deux des morceaux carrés, que l'on coud en même temps que les poches. — On partage en quatre morceaux les quatre mètres qui restent; on prend un de ces morceaux, on y fait un ourlet haut de 4 centimètres : c'est le bas. — Le haut, on le busque de 4 centimètres; on coupe la *busque*... Je ne suis pas bien sûre de parler français... — Allez toujours, je vous comprends. — On fronce le haut également, à deux millimètres du bord, on le coud, à points devant, le long d'un des côtés de la ceinture, sur une longueur de 34 centimètres, en laissant, de chacun des bouts, 8 centimètres, et l'on rabat par-dessus l'autre côté de la ceinture; — le long des 8 centimètres, on fait un rempli des deux côtés, et on les réunit par un surjet. — A chaque bout de cette ceinture, on introduit un bon ruban de fil, long de 60 centimètres, et on le coud en faisant un pli à cette ceinture, afin qu'elle ne soit pas plus large que le ruban. — De chaque côté du milieu de la ceinture, on forme une pince, la pointe en bas. — Sous le milieu de cette ceinture, et au bas, on coud une boucle formée de l'espèce de ruban fait avec les 40 centimètres; cette boucle sert à accrocher le tablier à un clou. — Enfin, on marque et numérote ces tabliers sous la ceinture, en ayant soin de ne pas prendre le dessus. — Mon Dieu! que vous êtes bonne, mademoiselle! et que ces détails ont dû exercer votre patience! — Je suis trop récompensée si vous m'avez bien comprise, car à présent il n'y a plus pour vous que plaisir à tailler ces tabliers, qui reviennent à 1 fr. chaque.

J'ai une gelée à composer : ce ne sera que l'affaire d'un quart d'heure. — Il y a toujours quelque chose à gagner avec vous, ma chère amie... c'était la pre-

mière fois que j'osais lui donner ce titre. Florence en fut touchée, car elle me serra la main en silence. — Mon père aime les crèmes, les gelées, me dit-elle lorsque nous fûmes dans la cuisine; l'hiver, les œufs sont très-chers, je ne fais que des gelées : au rhum, au punch, au jus de citron ou d'orange. J'achète de la gélatine à 6 fr. le demi-kilogr., cela fait 144 feuilles. Pour quatre petits pots je verse un verre d'eau dans une casserole de fer étamé, j'y casse deux feuilles de gélatine et je place la casserole sur le feu. » Florence alla prendre une bouteille de rhum, quelques morceaux de sucre; lorsqu'elle revint la gélatine était fondue, elle y mit du sucre, du rhum, me fit goûter à ce mélange, qui me parut très-bon et d'une belle couleur d'ambre, puis elle en remplit quatre petits pots. « Cette gelée se conserve plusieurs jours, me dit-elle, et chaque pot ne revient qu'à 10 centimes. »

En ce moment mon père me rappela au salon, nous fîmes nos adieux, et à mon retour je te raconte tout ce que j'ai appris.

Maintenant, à notre planche.

Le n° 1 est un morceau de lacet pour composer ce col formé d'étoiles. Voici comment ce col s'exécute.

Achète une pièce de lacet de coton, 30 centimes, rue de Hanovre, n° 21, choisis une aiguille fine, enfile-la de fil d'Irlande.

Ce que tu vois est l'envers du travail.

Prends entre tes deux mains le bout de cette pièce de lacet, plie-le, de ta main droite, de manière à former dans le bas une pointe de fichu; — de ta main gauche rabats-le lacet devant toi, de manière à former dans le haut une autre pointe de fichu; continue ainsi, en ayant soin de coudre un point qui arrête ensemble les deux bords du lacet au milieu de la pointe du bas et de celle du haut : ce sera l'envers. — Lorsque tu as huit pointes du haut et huit pointes du bas, tu coupes ton lacet, tu en caches les deux bouts sous une pointe, où

tu l'arrêtes avec ton aiguille, ce qui forme une étoile. — Alors tu passes ton aiguille dans les huit pointes qui se trouvent au milieu de l'étoile, et tu formes un rond que tu consolides en tournant plusieurs fois un fil autour du fil de ce rond. Tu fais ainsi 30 étoiles, puis un rang de pointes auquel tu couds tes étoiles.

Le n° 2 est ce col. Deux pointes se réunissent par un point à l'envers, — quatre pointes se réunissent par un fil formant un carré autour duquel tu passeras plusieurs fois un fil pour consolider le rond.

Ce col se coud ensuite à un petit collet cousu à un fond de fichu. On passe sous ce col, un ruban que l'on noue devant, sous une rosette dont les deux bouts sont pendants.

Les manchettes se font de même. On peut les bâtir sur un ruban pareil à celui qui passe sous le col.

Le n° 3 est un entre-deux qui se brode au plumetis.

Le n° 4 est un semé pour fond de gilet d'homme et pour bonnet du matin.

Le n° 5 est une moitié d'un fond de bonnet qui, taillé en jaconas, se brode en points de feston ou de cordonnet, et se découpe où tu vois un petit rond.

Le n° 6 est l'autre moitié.

Ce fond se taille en biais. Où tu vois une étoile, se place, en dessous, la bande de jaconas qui fait la coulisse.

Le n° 7 est la passe. Sous cette passe on place, si l'on veut, de chaque côté une bande de jaconas terminée du bas par des festons et des fleurs.

Le n° 8 est un riche dessin pour garnir une nappe d'autel; il se brode en application, sur tulle, et s'enrichit de points à jour.

Ce dessin sert aussi pour une aube; on le grandit en y ajoutant un semé.

Le n° 9 est ce semé que l'on place ainsi : 8 centimètres au-dessus du dessin, on brode une rangée de feuilles de vigne espacées entre elles de 8 centimètres, 8 centimètres plus haut une rangée d'épis de blé, puis

l'autre feuille, puis l'autre épi, en les contrariant.

Le n° 10 est la dentelle au crochet que tu m'as demandée. Avec ton coton elle sera très-haute.

Le n° 11 est une mitaine à côtes, garnie d'hermine. Elle vient de chez M^{lle} Chanson, rue de Choiseul, n° 10.

Achète de la laine cachemire de trois couleurs : de la blanche — de la violette foncée — de la noire — du cordonnet de soie blanche — et quatre aiguilles en fer de 5 millimètres de circonférence.

Le dessus de cette mitaine doit représenter un fond blanc tricoté à l'endroit, et des côtes violettes tricotées à l'envers. Voici comment il faut s'y prendre pour en arriver à produire ce travail.

Les changements de laine doivent toujours se faire du même côté.

LAINE VIOLETTE. Monte sur une aiguille 30 mailles comme si tu montais une jarretière. Cette aiguille compte. Ainsi donc, 1^{re} aiguille à l'endroit, — 2^e à l'envers, — 3^e à l'endroit. Tu ne casses jamais ta laine violette.

LAINE BLANCHE. 4^e aiguille à l'endroit, — 5^e à l'envers, — 6^e à l'endroit, — 7^e à l'envers. Tu ne casses jamais ta laine blanche.

LAINE VIOLETTE. § 8^e aiguille à l'endroit, — 9^e à l'endroit, — 10^e à l'envers, — 11^e à l'endroit.

LAINE BLANCHE. 12^e à l'endroit, — 13^e à l'envers, — 14^e à l'endroit, — 15^e à l'envers.

LAINE VIOLETTE. Tu reprends au signe § et continues jusqu'à ce que, finissant par la laine blanche, tu aies tricoté cette espèce de jarretière sur une longueur de 38 centimètres; tu t'assures si elle peut entourer ton poignet; alors tu prends une troisième aiguille, tu l'entres dans les 30 brides qui se détachent des 30 premières mailles que tu as montées pour commencer cette jarretière, — tu la tournes à l'envers, ces 30 brides tu les rapproches de l'aiguille

qui contient les 30 dernières mailles, puis, avec ta seconde aiguille, tu fermes cette manchette comme tu fermes un talon de bas.

POUR L'HERMINE. Tu prends quatre aiguilles; tu lèves des mailles le long du côté de la mitaine, celui où tu as changé de laine, — tu coupes des bouts de laine noire et des bouts de laine blanche, chacun composé de 40 brins, et long de 4 centimètres, — tu attaches le bout de ton cordonnet de soie blanche à une des mailles que tu viens de lever, et avec cette soie, tu tricotes ce qui va suivre, toujours à l'endroit, comme si tu tricotais un bas. Le dessus de la mitaine t'indiquera ce qui doit être le dessus du tricot d'hermine.

Tricote une première maille, — choisis un bout de laine blanche, place-le entre les deux aiguilles, à cheval sur le tricot, — tricote une seconde maille, ramène devant toi le bout de laine qui pend derrière, — tricote une troisième maille, choisis un bout de laine blanche, place-le entre les deux aiguilles, à cheval sur le tricot, — tricote une quatrième maille, ramène devant toi le bout de laine qui pend derrière, — ainsi de suite jusqu'à ce que tu aies fait trois tours; alors, tu mets un bout de laine noire, — 20 mailles plus loin, encore un bout, — ainsi de suite. Au 2^e tour, tu places deux bouts l'un après l'autre; — au 3^e tour, tu en places trois, toujours l'un après l'autre, — puis quatre; ensuite, à chaque tour, tu diminues d'un bout de laine, ce qui formera une espèce de rond. Alors, tu tricoteras trois tours et tu fermes cette bordure comme si tu fermes une jarretière.

Le n° 12 est un tricot mosaïque.

Achète trois aiguilles en fer, de 6 millimètres de circonférence, du coton retord, n° 10.

Il faut toujours un nombre de mailles qui puisse se diviser par quatre.

Prends deux aiguilles, monte 28 mailles, pour faire cet échantillon.

1^{re} RANG. Tricote-le à l'endroit. Tri-

cote quatre mailles, — sers-toi de la 3^e aiguille pour prendre, sans les tricoter, les quatre mailles qui suivent ; cette 3^e aiguille, laisse-la retomber devant toi, — tricote quatre mailles avec tes deux premières aiguilles, — sers-toi de la 3^e pour prendre, sans les tricoter, les quatre mailles qui suivent ; cette 3^e aiguille, laisse-la encore retomber devant toi, — tricote quatre mailles avec tes deux premières aiguilles, — prends de même quatre mailles avec la 3^e, et continue ainsi alternativement de quatre en quatre mailles jusqu'à la fin de l'aiguille, qui doit se terminer comme elle a commencé, par quatre mailles tricotées.

2^e RANG. Tricote-le simplement à l'envers. 3^e RANG. Tricote-le simplement à l'endroit. 4^e RANG. A l'envers. 5^e RANG. A l'endroit. 6^e RANG. A l'envers. 7^e RANG. A l'endroit. 8^e RANG. A l'envers. 9^e RANG. Encore à l'envers. Tricote quatre mailles, relève la 3^e aiguille qui tombe devant toi, tricote quatre des mailles de cette 3^e aiguille — tricote quatre mailles de la première aiguille, — tricote quatre des mailles de la 3^e, et continue ainsi alternativement de quatre en quatre jusqu'à la fin de l'aiguille, qui doit finir comme elle a commencé, par quatre mailles tricotées sur la première aiguille. 10^e RANG. Tricote-le simplement à l'endroit. 11^e RANG. Simplement à l'envers. 12^e RANG. A l'endroit. 1^{er} RANG. A l'endroit ; et tu recommences jusqu'au 12^e rang.

Il se trouvera pour former ce dessin deux rangs de suite à l'endroit, et deux rangs de suite à l'envers.

Ce tricot sert pour faire des brassières de petits enfants, et des langes, — avec de

la laine blanche et de la laine bleue ou rose, on en fait de jolies couvertures de lit, — avec de la laine jaune et gros bleu, ou saumon et gros rouge, on en recouvre des tabourets en tapisserie, quand ils sont usés.

Le n^o 13 est une brassière faite avec ce tricot. Monte-la sur 92 mailles.

Le n^o 14 est un des nombreux dessins que je t'ai promis pour nappe d'autel ou manteau de lit. Il se brode comme celui de mois de décembre 1848.

Le n^o 15 est la pièce d'épaule d'une chemise de nuit. Ce modèle vient de l'Industrie parisienne, rue de Hanovre, 21.

Le n^o 16 est le dos qui se continue jusqu'au bas. Tu vois où commencent les pointes de la chemise.

Le n^o 17 est un des devants (côté gauche) qui se continue jusqu'au bas. Il se fronce à la pièce d'épaule. On brode devant trois jolies boutonnieres. Tu vois que cet ourlet est déplié. L'ourlet du côté droit a les boutons ; il se fait moins large que l'autre.

Le n^o 18 est le col.

Le n^o 19 est une des manches.

Le n^o 20, le poignet de cette manche.

Le n^o 21, la manchette qui se coud à ce poignet et rabat sur cette manche. Au bas du col et de la manchette, je te conseille le feston et la fleur du bonnet n^o 7.

Le n^o 22 est un bonnet de bonne maman que tu pourras facilement imiter....

Mais il est trois heures du matin, mon chien, qui veille sur moi, vient me dire : « Il est temps de te reposer. » Je lui obéis... Bonsoir !... ou plutôt, bonjour ! Tu sais si je te suis toute dévouée.

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

6 janvier, 1521. — François I^{er} est blessé à la tête, d'un tison enflammé, le jour de la fête des Rois.

C'était l'usage, parmi les jeunes seigneurs de la cour de France, de proclamer un roi de la fève, et toujours, comme on l'imagine, la folie *dévorait ce règne d'un moment*. En 1521, la cour se trouvait à

Romorantin ; le gage de cette royauté passagère échet au comte de Saint-Pol. François I^{er}, qui, dans ces circonstances, oubliait son rang, et ne se distinguait plus que par l'extravagance de ses prouesses, trouva plaisant d'aller assiéger la maison du comte-roi ; celui-ci, qui avait plusieurs amis avec lui, et entre autres le capitaine

de Lorges, Jacques de Montgomery, opposa une défense analogue à l'attaque. Des deux côtés volaient des boules de neige, des œufs, des pommes cuites.

Le combat s'échauffant toujours, et peut-être les munitions innocentes venant à manquer, on en saisit de plus offensives. Un tison ardent sillonna les airs et vint frapper au menton le roi véritable. La blessure était grave; on voulut rechercher le coupable; François I^{er} ne le permit pas; il reconnut que le vrai coupable n'était autre

que lui-même. Il fut obligé de se faire couper les cheveux; et pour cacher la cicatrice qui lui demeura toujours, il laissa pousser sa barbe. Telle est l'origine de la coutume, qui dura près de cent ans en France, de porter une barbe longue et des cheveux courts.

Exemple étrange de fatalité! Jacques de Montgomery blesse François I^{er} dans une fête, et son fils, Gabriel de Montgomery tue Henri II dans un tournoi!

MOSAIQUE.

La loi est une intelligence sans passions.
PIE II.

Toute la vie humaine se compose de petites actions qui accomplissent de grands devoirs.

L'ABBÉ GERBET.

Le vrai bonheur coûte peu; s'il est cher, il n'est pas d'une bonne qualité.

CHATEAUBRIAND.

La patrie, c'est une harmonie où se fond toute l'histoire de notre existence.

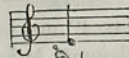
FÉLIX DAVIN.

RÉBUS.

LE



Ch. Gilbert



LE





Gravé par Barreau.

Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid

Nº II.